

JOURNAL  
HELVETIQUE  
O U  
RECUEIL  
D E  
PIECES FUGITIVES  
D E L I T E R A T U R E  
C H O I S I E ;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Pais Etrangers.*

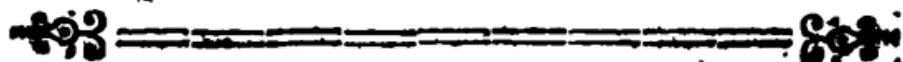
DEDIÉ AU ROI.



A V R I L 1 7 5 1.

N E U C H A T E L

D E L' I M P R I M E R I E D E S J O U R N A L I S T E S .



M D C C L I .

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100

101  
102  
103  
104  
105  
106  
107  
108  
109  
110  
111  
112  
113  
114  
115  
116  
117  
118  
119  
120  
121  
122  
123  
124  
125  
126  
127  
128  
129  
130  
131  
132  
133  
134  
135  
136  
137  
138  
139  
140  
141  
142  
143  
144  
145  
146  
147  
148  
149  
150  
151  
152  
153  
154  
155  
156  
157  
158  
159  
160  
161  
162  
163  
164  
165  
166  
167  
168  
169  
170  
171  
172  
173  
174  
175  
176  
177  
178  
179  
180  
181  
182  
183  
184  
185  
186  
187  
188  
189  
190  
191  
192  
193  
194  
195  
196  
197  
198  
199  
200

201  
202  
203  
204  
205  
206  
207  
208  
209  
210  
211  
212  
213  
214  
215  
216  
217  
218  
219  
220  
221  
222  
223  
224  
225  
226  
227  
228  
229  
230  
231  
232  
233  
234  
235  
236  
237  
238  
239  
240  
241  
242  
243  
244  
245  
246  
247  
248  
249  
250  
251  
252  
253  
254  
255  
256  
257  
258  
259  
260  
261  
262  
263  
264  
265  
266  
267  
268  
269  
270  
271  
272  
273  
274  
275  
276  
277  
278  
279  
280  
281  
282  
283  
284  
285  
286  
287  
288  
289  
290  
291  
292  
293  
294  
295  
296  
297  
298  
299  
300

301  
302  
303  
304  
305  
306  
307  
308  
309  
310  
311  
312  
313  
314  
315  
316  
317  
318  
319  
320  
321  
322  
323  
324  
325  
326  
327  
328  
329  
330  
331  
332  
333  
334  
335  
336  
337  
338  
339  
340  
341  
342  
343  
344  
345  
346  
347  
348  
349  
350  
351  
352  
353  
354  
355  
356  
357  
358  
359  
360  
361  
362  
363  
364  
365  
366  
367  
368  
369  
370  
371  
372  
373  
374  
375  
376  
377  
378  
379  
380  
381  
382  
383  
384  
385  
386  
387  
388  
389  
390  
391  
392  
393  
394  
395  
396  
397  
398  
399  
400

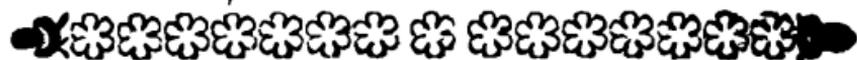
401  
402  
403  
404  
405  
406  
407  
408  
409  
410  
411  
412  
413  
414  
415  
416  
417  
418  
419  
420  
421  
422  
423  
424  
425  
426  
427  
428  
429  
430  
431  
432  
433  
434  
435  
436  
437  
438  
439  
440  
441  
442  
443  
444  
445  
446  
447  
448  
449  
450  
451  
452  
453  
454  
455  
456  
457  
458  
459  
460  
461  
462  
463  
464  
465  
466  
467  
468  
469  
470  
471  
472  
473  
474  
475  
476  
477  
478  
479  
480  
481  
482  
483  
484  
485  
486  
487  
488  
489  
490  
491  
492  
493  
494  
495  
496  
497  
498  
499  
500



# JOURNAL

## HELVETIQUE,

MAR~~S~~ 1751. *Année*



### REMARQUES

*Curieuses sur la Sépulture & sur les Cimetières.*

**L**ors que vous m'avez invité, *Monsieur*, à vous écrire sur quelques dépendances ou accompagnemens des Eglises, ensuite de ce que je vous avois mandé sur notre Cathédrale, vous y avez fait entrer l'article des *Cimetières*. Vous trouvez quelque inconvénient à les placer autour des Eglises, come on le fait ordinairement. Vous me demandés si cet usage est ancien & quand on a aussi comencé à enterrer dans les Eglises mêmes.

Je pourrois me dispenser tout d'un coup de cette tâche, en vous représentant que nous ne sommes pas dans le cas. Notre grand *Cimetière* est hors de la Ville, à la double

portée du fusil. Nous n'en avons qu'un seul tenant un de nos Temples, c'est dans le Fauxbourg de *St. Gervais* : Encore on n'y enterre que très peu de personnes.

À l'égard de la Sépulture dans nôtre Cathédrale, rien n'est plus rare. Je n'en conois que deux exemples depuis la Réformation. Le premier est de la Princesse d'Orange *Emilie de Nassau*, Sœur du Prince *Maurice*, & Veuve de *Don Emanuel* Fils d'*Antoine* Roi de *Portugal*. Elle mourut à Genève en 1629. & fut enterrée dans l'Eglise de *St. Pierre*, dans une Chapelle à la gauche du Chœur. L'autre est le fameux *Duc de Rohon*, dont le Corps fut aporté à *Genève*, l'ân 1638. & enterré dans la Chapelle, à la gauche du Chœur. On y voit encore son Tombeau de Marbre, & sa Statue au dessus.

Cependant, *Monsieur*, je ne recule point. Si l'article des Cimetières est le moins gracieux de tous ceux que vous m'avez proposés, c'est après tout celui qui convient le mieux à un Vieillard octogénaire come moi. Après ce petit Préambule je viens à ma matière, mais sans m'engager à la traiter avec toute la précision requise. Vous savés que je suis en possession d'envisager les objets par les côtés qui me frapent le plus, ou que je me trouve plus à portée de développer.

Vous

Vous me permettrés donc de prendre un peu le large. Je vai suposer que vótre Question roule d'abord sur la Sépulture en général, après quoi nous viendrons aux Cimetières.

Le soin d'ensevelir les morts est un devoir de l'humanité. Comé nos pauvres Corps, dès qu'ils ont perdu la Vie, sont très déla-gréables à voir, & même bientôt insupórtables par leur puanteur, on est obligé de les éloigner de la présence des Homes; mais par un reste de tendresse, ou si vous voulés, par respect pour la nature humaine; on en a toujours pris quelque soin, tantót d'une manière & tantót d'une autre, suivant les diférens usages des Peuples.

Il n'y a guères de Nations qui ne se soient fait une espèce de Religion de prendre soin de la sépulture des Morts. A peine se trouve-t-il quelque Peuple assez barbare & assez sauvage pour négliger ce devoir de l'humanité. S'il est inutile à ceux à qui il est rendu, c'est au moins une espèce de consolation pour ceux qui s'en aquitent.

Mais la barbarie de certaines Nations s'est montrée dans leur manière d'ensevelir les Morts. Vous en trouverés des exemples dans le I. Livre des *Questions Tusculanes* de Cicéron. Il parle de certains Peuples, qui expo-  
soient

foient les Cadavres, & leur donnoient pour Tombeaux les entrailles des Animaux voraces. Les *Hircaniens* nourrissoient des Chiens à cet usage, qu'ils apelloient les *Chiens Sépulcraux*. *St. Jérôme* raporte qu'ils avoient tant de vénération pour cette sorte de Sépulture, que *Nicanor*, qui avoit été établi leur Gouverneur par *Alexandre le Grand*, voulant la supprimer come barbare, faillit non seulement à faire soulever toute la Province, mais encore à se faire assomer lui même come un Impie.

*Elien* nous parle aussi de certains Peuples qui trouvoient, que la Sépulture la plus honorable étoit d'être déchiré par des Vautours. Toutes les personnes distinguées qui mourroient parmi eux, ou les braves qui avoient été tués dans une Bataille, étoient aussi-tôt exposés en des lieux où les Vautours pouvoient en faire curée : Ils en donnoient pour raison, que ces Oiseaux signifient l'éternité par leur longue vie. En général tous les Peuples qui donnoient à leurs Morts des Sépultures vivantes, disoient que par là, ils prévenoient la putrefaction, qui selon eux, dégradoit plus l'humanité que toute autre chose. Mais ne doutés pas, *Monsieur*, que leur opinion de la Métempicose n'y entrât aussi pour beaucoup.

*Diodore de Sicile* nous apprend aussi qu'il y avoit certains Peuple, qui se nourrissoient de Poissons, & qui par cette raison étoient apellés *Ichthophages*, dont la coutume étoit de jeter les Corps morts dans la Mer, au tems du reflux, afin que les Poissons les dévorassent. Admirons, s'il vous plait, le caprice des Homes. Ce qui dans un certain lieu ou dans un certain tems, est un usage ordinaire, a passé dans l'esprit des autres, pour le plus grand des malheurs. Les *Grecs* & les *Latins* ne concevoient rien de plus déplorable qu'un semblable sort. *Ovide* craint cette triste destinée dans son Voïage par Mer pour se rendre au lieu de son exil\*. *Virgile* vous apprendra que l'Héroïsme d'*Enée* ne pouvoit pas tenir non plus contre ce malheur. Il auroit cent fois mieux aimé avoir été enseveli dans les ruines de *Troïe*, que d'être mangé par les Soles. Mais laissons ces usages qui tiennent de la bizarerie, & voïons qu'elle a été la pratique des Peuples civilisés.

La coutume la plus ancienne, & en même tems la plus naturelle, c'est de mettre les Corps morts en terre, pour les y faire consumer. *Grotius*\*\*, sur l'origine d'enter-

S 4

rer

\* Sive per immensas jactabor naufragus undas,  
Nostraque longinquus viscera Piscis edas.

\*\* De Jure B. & P. Lib. II. cap. 19.

ter les morts, dit que les Hommes ont voulu paier par là d'eux mêmes, le tribut que la Nature leur demande, bon gré malgré qu'ils en aient. Le Corps de l'Homme aiant été formé de la Terre, doit retourner dans la Terre, come Dieu l'a déclaré à Adam\*.

Les anciens Hébreux enterroient leurs morts. On voit dans les Livres de Moïse que quelques Patriarches décédés furent mis en terre. Telle fut la Sépulture d'*Abraham* & de *Jacob*. Vous trouverés dans divers Auteurs coment se faisoient les Funerailles chez les *Juifs*. Je n'en rapporterai que deux ou trois qui me paroissent propres à éclaircir quelques endroits de l'*Ecriture Ste.* Il paroît qu'ils ne mettoient point come nous, leurs morts dans un Cercueil. Voici ce qu'ils pratiquoient du tems de J. C. Après avoir préparé les Corps, ils les posoient liés de bandes, & envelopés d'un Linceul, sur de petits Lits, & les plaçoient ensuite dans des Grottes qui étoient leurs Sépulcres. Voiez je vous prie, l'Histoire de la Résurrection de *Lazare*. S'il avoit été enfermé dans un Cercueil, J. C. ne pouvoit pas lui dire *Lazare sors dehors*. Il auroit falu ouvrir le Cercueil auparavant, come il falut ôter la pierre qui fermoit l'entrée du Sépulcre.

De

De même dans l'Histoire de la Résurrection du Fils de la Veuve de *Nain*, JESUS s'approche du Mort & lui dit: *Jeune Homme levés vous\**. Comment auroit-il pu se lever, s'il eut été enfermé dans une Bière ?

Il est vrai qu'il y a dans nos Versions que JESUS s'approcha du Cercueil, & le toucha. Mais Mr. de *Beaufobre* le Père, de qui je tiens cette Remarque, a répondu à cette difficulté. L'Evangeliste a pris le mot de l'Original dans une signification générale, c'est à dire pour ce qui portoit ou soutenoit le Mort. L'Interprète *Siriaque* l'a rendu par celui de *Lit*, & c'est ainsi qu'il faut traduire, *Jésus toucha le petit Lit, où le Mort étoit couché.*

Les *Juifs* avoient des Pleureuses à gage, & des Joueurs d'Instrumens lugubres, qui acompagnoient le Convoi. Ceux qui rencontroient une Pompe funèbre devoient par honneur se joindre à elle, & mêler leurs plaintes à celles des Parens du Mort. Le Sauveur semble faire allusion à cette coutume, lorsqu'il dit, dans ce même Chapitre de *St. Luc*, que je viens de citer, *Nous avons fait des lamentations, & vous n'avez point pleuré avec nous\*\*.*

Vous sçavez aussi, *Monsieur*, que dans la *Palestine*, c'étoit un usage ancien d'embaumer les Corps

\* Luc VII. 14

\*\* Luc VII. 32

Corps des perſones un peu diſtinguées. Vous avés vû dans *St. Jean*, que Nôtre Seigneur fut envelopé de linges, & froté d'Aromates, *Suivant la coutume qu'ont les Juifs d'enſevelir les Morts* \*.

Je pourrois en remontant beaucoup plus haut, vous citer le L. Chap. de la Genèſe où il eſt dit, que *Joseph fit embaumer le Corps de Jacob ſon Père par ſes Médecins, qui y emploierent quarante jours*. Mais ce ne ſeroit pas là une bone preuve, parce que cela ſe fit ainſi; plutôt ſelon la pratique des *Egiptiens*, que ſelon celles des *Juifs*.

Entre toutes les Nations il faut avouer que les anciens Habitans de l'*Egipte* ont pouſſé le plus loin leur pieté pour les Morts. Autant qu'il a dépendu d'eux, ils ont aſſuré, pour ainſi dire, l'immortalité aux Perſones, qui avoient été l'objet ou de leur reſpect ou de leur amour. Que n'ont ils pas imaginé pour faire revivre les Homes après leur Mort? Ils ſavoient les préſerver de la pourriture & conſerver juſqu'à leurs linéamens. Conſervant ainſi leurs Parens, & leurs Amis pluſieurs Siècle, c'étoit arracher à la Mort une partie de ſa proie. Ils gardoient dans leurs Maisons les Corps ainſi, où il les mettoient dans des Grottes menagées expès pour cela.

On

\* *Jean*, XIX. 39.

On prétend que le soin extraordinaire qu'ils prenoient pour conserver les Corps, étoit fondé sur une ancienne Opinion Païenne, que les Ames acompagnoient les Cadavres. Ils croioient qu'elles demeuroient auprès des Corps, autant de tems qu'il en restoit quelque vestige. C'étoit donc pour empêcher les Ames d'aller sitôt dans d'autres lieux, que les Egiptiens embaumoient avec tant de soin les Cadavres. C'est dans cette vue, qu'ils prodiguoient la Mirrhe, les Parfums, les Bandes de fin lin, enduites de gomme. *St. Augustin* dit, que par là ils rendoient leurs Cadavres à peu près aussi durs que le Marbre. C'est pour la même raison, qu'ils firent bâtir ces superbes Pyramides, dont les Voyageurs nous font des Descriptions si surprenantes. C'étoient les Tombeaux de leurs Souverains. Les Grands en avoient aussi fait construire quelques unes pour leur servir de Mausolées. On les appelle les petites Pyramides.

Les Romains avoient aussi un soin particulier des Morts. Ils les ont enterré pendant quelque tems; mais l'usage le plus ordinaire chez eux étoit de les brûler : Il paroît par une *Loi des XII. Tables*, que la coutume la plus ancienne étoit de mettre les Cadavres dans la Terre, pour les y faire consumer.

*Silla* fut le premier, qui ordona que son Corps fût brûlé, parce qu'il appréhenda, *dit-on*, qu'il ne fut traité comme il avoit traité celui de *Marius*. C'est des *Grecs* que ce Dictateur Romain emprunta cette idée de consumer les Cadavres par le feu. Vous trouverez plus d'une fois cette pratique dans *l'Iliade d'Homère*. On n'a qu'à voir sur tout les Funérailles de *Patrocle*. Il est assez surprenant que les *Grecs* aiant eu, pendant un long espace de tems, l'usage naturel d'enterrer leurs Morts, se soient avisés dans la suite de les brûler sur un Bucher. Il y a quelque chose qui révolte l'Humanité à réduire ainsi en cendres ceux qu'ils avoient le plus aimés pendant leur vie : Aussi *Lucien* les raille là dessus dans ses Dialogues.

Les Buchers furent en usage chez les *Romains* jusqu'aux *Antonins*. Ces Princes Philosophes & vertueux ne purent souffrir, qu'on exerçât plus longtems cette espèce de cruauté sur des Corps humains, & ils rétablirent l'ancienne Sépulture.

Les *Romains* n'ont point eu comme nous, de Cimetières publics. Ils évitoient avec soin d'enterrer leurs Morts dans la Ville. La Loi des *XII. Tables*, que j'ai déjà citée, le défendoit expressément \*. Il n'y avoit de lieu  
fixé

\* In Urbe ne sepelito.

fixe pour la Sépulture de chaque Particulier, que celui que sa volonté, celle de ses Héritiers ou de ses Amis déterminoit. Ordinairement leurs Tombeaux étoient sur les grands chemins. On donne diverses raisons de cette manière de les situer. Les Grands étoient bien aises que leurs Epitaphes annonçassent à tout ce qui abordoit à Rome, le rôle qu'ils avoient joué dans le Monde. Pour le Peuple, cette place lui convenoit aussi, non pour satisfaire sa vanité, mais par un motif de Religion. Les Gens du commun croioient de profiter par là des souhaits que feroient pour leurs Manes ceux qui passeroient dans le chemin. Quelque vile que fut la condition d'un Romain, il étoit rare que son Tombeau ne fût pas chargé de quelque Inscription. Elle començoit ordinairement par ces mots, SISTE VIATOR, *Arrête Passant.*

On donne encore une raison morale de cette manière de placer les Tombeaux. Les Romains enterroient leurs morts le long des grands chemins, dit *Varron*, pour avertir les Passans de leur propre mortalité. On lit encore ceci dans une Homélie attribuée à *St. Chrisostome* ; „ Il n'y a point de Ville, „ point de Bourg, où l'on ne trouve avant „ que d'y entrer, des Sépulcres ; & cela „ afin

» afin d'obliger ceux qui y arrivent à ré-  
 » fléchir sur ce qu'ils deviendront , avant  
 » de contempler dans les Villes les Riches-  
 » ses, le Pouvoir & les Dignités qui y éclatent.

Vous n'attendés pas de moi sans doute, Monsieur, que je vous décrive ici en détail les Cérémonies funèbres des Romains. C'est ce que vous trouverés dans divers Auteurs, qui ont traité des *Antiquités Romaines*. Il est plus à propos que je m'arrête quelques momens sur une Question épineuse, qui regarde ces Funerales & que je tache de la résoudre.

Les Anciens, après avoir brûlé le Corps de leurs Parens, en renfermoient les Cendres dans des Urnes & les conservoient avec soin: On demande coment ils pouvoient distinguer les Cendres du Cadavre de celles du Bucher même. On dit ordinairement là dessus, que cela se faisoit par le moien de la Toile nommée *Asbeste*, & composée de la Pierre *Amiante*, que l'on fait qui done un fil incombustible. On ne peut pas nier que cette Toile ne fût employée quelquefois pour faire cette distinction. *Pline* le dit positivement, & ce qui le confirme, c'est qu'en 1702. on trouva à Rome dans un Sarcophage, une Pièce de cette Toile, que l'on  
 montre

montre encore aux Curieux. Mais le même *Pline* ajoute une circonstance, qui nous oblige à chercher une autre Réponse à cette difficulté, c'est que ce Lin incombustible étoit aussi rare & aussi cher que les Perles, & que l'on ne s'en servoit que pour envelopper les Corps des Rois, afin de pouvoir dé mêler leurs Cendres. Ce n'étoit donc pas la manière ordinaire de faire cette séparation.

Il semble donc que la meilleure réponse à cette difficulté, c'est de dire qu'il y a beaucoup d'apparence que les *Romains*, après avoir brûlé les Corps, n'avoient soin que de recueillir les restes des Ossemens calcinés par le feu. Ce qui confirme cette explication, c'est que l'on trouve quelquefois des Urnes sépulcrales, où il y a des Os brûlés encore en nature, & presque point de Cendres. Le peu qu'on en trouve peut venir des Ossemens mêmes, dont une partie s'est réduite en poudre, par la longueur du tems. Ce qu'il y a de constant, c'est qu'on apelloit ordinairement les petites Urnes *Ossuaria*, c'est-à-dire, *Urnes aux Ossemens*, & ce service qu'on rendoit aux Parens & aux Amis, de conserver les restes de leurs Cadavres se nommoit *Ossilegium*, c'est-à-dire, *Ramas de leurs Os*.

A l'égard des Urnes Lacrimatoires, dont je

je vous avois parlé, pour vous prouver que les Anciens avoient l'usage du Verre de tems immémorial, elles pourroient bien avoir eu un autre usage, que celui qu'on leur assigne ordinairement. Ces Vaisseaux tantôt de Terre, tantôt de Verre, servoient, dit-on, à ramasser les Larmes des Parens. Un Académicien de Paris croit qu'il est plus probable, que ces Vases étoient destinés à mettre des Baumes, & des Onguens liquides, dont ils arrosoient les Ossemens brûlés \*.

Mais il est tems de répondre à votre Question. Il s'agit de déterminer, comé vous l'avez souhaité, quand on a comencé à enterrer les Morts autour des Eglises. On dit que les *Lacedémoniens* font les premiers qui ont placé leurs Cimetières autour de leurs Temples. Mais il s'est passé bien des Siècles avant qu'ils aient eu des Imitateurs.

Aujourd'hui c'est un usage universel dans les Pais Catholiques, de mettre les Cimetières atenant les Eglises, & cet usage est encore resté dans quelques Pais Protestans.

Chez les Catholiques, un Cimetiére voisin de l'Eglise, est censé Terre sainte, quand il a été béni avec les formalités requises. Cette Cérémonie est décrite fort en détail dans le

Ri.

\* Mém. de l'Acad. des Inscrip. T. X. p. 462. Edit. in 40.

Rituel Romain. Mais quand on a le privilege d'être enterré dans l'Eglise même, c'est encore toute autre chose. La bénédiction faite dans ces Lieux saints l'emporte de beaucoup sur celle d'un Cimetière en plein air. On est censé participer d'une manière plus immédiate au Sacrifice qui s'y célèbre, & aux Prières que l'on y fait.

L'usage des Juifs étoit d'enterrer hors des Villes. Cela paroît par la Sépulture d'Abraham \*. Je vous ai déjà parlé de la Sépulture du Fils de la Veuve de *Nain*, & de celle de *Lazare*. L'une & l'autre se faisoient hors de la Ville. Le Tombeau de *Joseph d'Arimatée* étoit de même hors de Jérusalem \*\*.

Les Loix Romaines défendoient expressément d'enterrer aucun Mort dans l'enceinte de la Ville. Elles furent uniformes là dessus pendant plusieurs Siècles. Les premiers Empereurs Chrétiens confirmèrent ces Loix, & défendirent sur tout d'ensevelir dans les Eglises. Il paroît qu'auparavant, dans des tems de persécution, les Tombeaux des Martirs étoient hors des Villes. Il est vrai que quelquefois les Chrétiens s'assembloient dans le lieu même où les Martirs avoient été enterrés, & en faisoient, pour quelque

T

tems,

\* Gen XXV. 9.

\*\* Jean XIX. 41.

tems, des espèces d'Eglises. Mais on ne peut pas conclure de là, qu'ils eussent été enterrés dans l'Eglise. Peu à peu les abus se glissèrent parmi les Chrétiens. Quand leur Religion fut devenue la dominante, ils comencèrent par transporter les Ossemens ou les Cendres des Martirs. On les tira des Cimetières de la Campagne, pour les placer honorablement dans les Eglises mêmes.

Vous pouvés donc, *Monsieur*, regarder come un fait certain, que dans les trois premiers Siècles du Christianisme, on ne voioit point de Cimetières dans les Villes, & que les Chrétiens, quand ils eurent des Eglises, n'y enterroient pas encore leurs Morts, quelque distingués qu'ils fussent. Je ne dois pas oublier de remarquer que la première Consécration de Cimetière se trouve dans *Grégoire de Tours*, Auteur du VI. ou VII. Siècle.

Non seulement on n'enterroit pas dans les Eglises, mais même il n'étoit pas permis d'en bâtir dans les lieux où il y avoit eu quelqu'un d'enterré. Dans toutes les Lettres de *St. Grégoire*, où il s'agit d'en construire quelque nouvelle, ce Pape y met toujours cette restriction, *pourvu que dans cet endroit là il n'y ait aucun Cadavre* \*. Plu-

sièurs

\* si nullum Corpus ibi constet humatum.

leurs Conciles ont défendu d'enfevelir dans les Eglises. Les Capitulaires de *Charlemagne* ont encore une défense expresse là dessus\*.

Les abus se sont glissés insensiblement. D'abord on jugea convenable d'enterrer honorablement les Fondateurs des Eglises. *Eusebe* nous apprend, que le *Grand Constantin* fût inhumé dans le Vestibule de celle qu'il avoit bâtie à *Constantinople*. Dans la suite les Corps des Bienfaiteurs passèrent du Portique dans l'Eglise même. Cet honneur fût encore déferé aux Evêques, aux Prêtres, & à quelques Particuliers, qu'on crût qui méritoient cette distinction.

Mr. *Haguenot*, Académicien de *Montpélier*, lût dans une de leurs Assemblées en 1747. un Mémoire pour faire sentir le danger des Inhumations dans les Eglises. Il prouve très bien, que c'est là un usage abusif, & il apporte plusieurs exemples de personnes étouffées subitement dans les Caves des Eglises pendant les Inhumations. Mais en voici un des plus frapans.

Au Mois d'Avril 1744, on voulut enterrer dans une Eglise de *Montpélier*, un Particulier qui étoit d'une Confrérie de Pénitens. Il s'agissoit de le placer dans la Cave commune destinée à tous les Confrères. Deux

T 2

ou

\* Nullus deinceps mortuum in Ecclesia Sepeliat.

ou trois personnes descendirent successivement dans cette Cave. Ils furent étouffés par la vapeur maligne qui en sortit.

Ces Caves, où l'on inhume tant de Cadavres, sont des espèces de *Mephitis* très dangereux. Vous sçavez, *Monsieur*, que c'est le nom que l'on donne à certaines Grottes, ou à certains Puits, d'où il sort des exhalaisons infectées & très funestes à ceux qui en approchent de trop près.

Non seulement les Caves communes, mais encore les Caveaux particuliers, & généralement toutes sortes de Lieux souterrains, ou creusés dans les Eglises, dans lesquels on ensevelit les Morts, quoi que moins dangereux que les Caves communes, ne laissent pas de l'être encore beaucoup.

La puanteur excessive qui sort de ces Souterrains quand on les ouvre, démontre la malignité des exhalaisons qui y étoient renfermées. Elle est telle que l'on en voit des effets tout à fait funestes. Ces exhalaisons corrompues suffoquent ceux qui se trouvent dans leur Atmosphère. Mais elles peuvent avoir des suites encore plus tragiques, dont on ne s'aperçoit pas d'abord. En se répandant dans l'air circonvoisin, elles peuvent infecter une Ville entière, & par là donner occasion à des Maladies populaires,

ma-

malignes, & même pestilentielle. Un Académicien de *Montpelier*, qui a publié une Dissertation là dessus, conclut qu'il seroit d'une bonne Police, & de l'intérêt public, d'interdire ces Inhumations dans les Eglises.

Si vous souhaitez quelque chose de plus sur cette matière, vous pouvez, *Monsieur*, consulter le *Journal des Savans de Paris*, du Mois de Septembre 1748. Vous y verrez des Lettres, qui insistent principalement sur le danger des Caveaux. Vous n'ignorez pas qu'un Homme de qualité qui a fondé une Chapelle, ordonne par son Testament qu'il y sera inhumé. La plupart des gens croient que c'est simplement parce que c'est une place plus honorable; mais il y a une raison secrète qui y entre pour beaucoup. Ce Bienfaiteur, qui a fondé un certain nombre de Messes pour soulager son Ame dans le Purgatoire, s'imagine que plus son Corps sera près de l'Oficiant, plus il participera à l'efficacité du Sacrifice. Un sage Médecin de *Paris*, qui devoit naturellement être enterré dans l'Eglise, le défendit par son Testament, & voulut être simplement placé dans le Cimetière. On lui a dressé une Epitaphe où l'on en rend la raison, c'est qu'ayant travaillé toute sa vie à procurer la santé de ses Con-

citoyens, il ne vouloit pas leur nuire après sa mort \*.

Les Cimetières atenans les Eglises, quoi que situés en plein air, ne laissent pas de l'infecter jusqu'à un certain point, & il seroit beaucoup mieux de les placer hors des Villes, selon l'ancien usage.

Je me ferois moins étendu sur l'abus d'enterrer dans les Eglises, ou dans les Cimetières qui y sont atachés, si c'étoit seulement la pratique de l'Eglise Romaine. Mais vous sçavez que quantité de Pais Protestans ont conservé cette dangereuse coutume.

C'est encore l'usage en Hollande. Voici les plaintes que faisoit là dessus un Auteur fort judicieux. *Les anciens Romains, dit-il, ne vouloient pas qu'on enterrât dans la Ville les Corps de ceux qui étoient morts. Les Chrétiens, qui ont tant emprunté de mauvaises choses des Païens, les devoient imiter dans une conduite si sage. Il ne faut pas être grand Philosophien pour savoir que les particules qui s'exhalent perpétuellement des Corps morts & corrompus, sont capables de causer un grand nombre de maladies aux Vivans, sur tout si ces Corps sont morts de quelque maladie contagieuse. Cependant par un faux préjugé, qu'il y a des endroits plus saints les uns que les autres,*

\* *Ux nemini noceret mortuus qui nemini nocuerat vivus.*

tres, on ensevelit jusques dans les Eglises, afin qu'on puisse humer plus souvent les parties infectées qui s'exhalent perpétuellement des Tombeaux. L'Homme n'est pas sujet à un assez grand nombre d'infirmités naturelles, il faut encore qu'il tende lui même des pièges à sa propre Vie, & qu'il s'ouvre de nouveaux chemins, pour arriver plus promptement à la Mort\*.

Un autre Journaliste plus moderne a fait à peu près les mêmes Réflexions. Il mérite aussi d'être écouté, d'autant plus qu'on le croit Médecin de profession.

Un abus fort dangereux, dit-il, & qu'on peut regarder come un reliquat du Papisme, c'est celui d'enterrer les Morts dans les Eglises, ou dans des Cimetières qui les environent, come cela se pratique en Angleterre, en Hollande, & dans d'autres Païs Protestans. Lors qu'on croioit qu'il falloit adresser à Dieu des prières pour les Ames des Défunts, sur leurs Tombeaux; lors qu'on croioit que ces Ames brulées dans les Flames du Purgatoire en étoient retirées ou du moins recevoient du soulagement par le moyen des Messes qui se disoient dans les Eglises, où reposoient les Corps qu'elles avoient animés; lors qu'on croioit que plus ces Corps étoient près de l'Autel où les Messes se disoient, plus les Ames y avoient de part, il étoit tout

T 4

natio-

\* Bernard, Rép. des Lettres, Février 1703. p. 128.

naturel de souhaiter d'être enterré dans une Eglise, & le plus près du Maître-Autel, que faire se pouvoit. Mais aujourd'hui qu'il est de foi que les Prières des Vivans ne sont d'aucune utilité aux Morts, aujourd'hui que nous avons aboli la Messe & rejeté les Superstitions, que viennent faire les Cadavres dans les Eglises? Empoisonner l'air que les Vivans y respirent, & porter par ce moien dans leur Sang le levain de diverses maladies. Il n'y a point d'Eglise, sur tout dans les grandes Villes come Londres, où l'on ne sente une odeur infectée dans des jours pesans où l'air ne circule pas. Pourquoi les Guerres sanglantes ont-elles été si souvent suivies de la Peste? Par la même raison, parce que l'air, corrompu par la multitude des Cadavres, donoit la Mort aux Vivans\*.

Vous jugés bien, Monsieur, que la Sépulture dans l'Eglise, s'achette ordinairement, & que les places les plus honorables se paient assez cher. Si cette manière d'ensevelir fait mourir bien des gens, elle en fait aussi vivre d'autres. Le profit qui en revient a beaucoup contribué à introduire cet abus, & aparemment le fera durer encore bien long-tems. Je suis &c.

OBSER-

\*Bibliot. Raisonnée, T. XLIII, p. 148.



## OBSERVATIONS

*Sur la Traduction & sur quelques Traducteurs,*

Verùm ubi plura nitent in Carmine,  
Non ego paucis offender maculis.

**T**Raduire, dit un savant & judicieux Ecrivain, c'est, pour ainsi dire, faire le Portrait d'un Ouvrage. Il faut lui donner autant de vie & de ressemblance, qu'il est possible:

Ce ne seroit par exemple pas donner de la vie, à une Traduction, que de rendre froidement & d'une manière plate & languissante, ces traits nobles, vifs & sublimes, qui étincèlent dans les bons Poetes anciens comme dans les modernes. Un Home qui fait leur tour d'esprit, qui s'est fait une juste idée de leurs Ouvrages & de leur génie, en comparant & examinant avec soin différentes Traductions, est mieux en état de juger quelle est la meilleure, quand même il n'a pas fait une Etude particulière des Langues, qu'un Savant qui ne consulte que sa Mémoire & son Dictionnaire. J'ai lu quelque part, que Mme.  
de

de la Fayette, voulant essayer de traduire *Virgile* en François, prit pour guide un home qui entendoit très bien le *Latin*. M. de Segrais, bon Connoisseur, & qui possédoit bien l'Original, trouva que Mme. de la Fayette rendoit beaucoup mieux le sens de *Virgile*, que celui qu'elle avoit pris pour son Maître. Il est facile de voir si un Traducteur d'*Horace* en a la politesse, les grâces, & l'esprit philosophique; si un Traducteur de *Cicéron* a su conserver cette Eloquence noble & majestueuse, véhémence & pathétique selon les sujets & l'occasion, qui faisoit le caractère distinctif de cet excellent Orateur. La Traduction d'une Histoire doit être différente de celle d'une Harangue ou d'un Plaidoyer: Elle doit être claire & méthodique; élégante cependant dans sa simplicité. La Narration doit être coulante & précise; elle doit instruire des Evénemens & conduire au but, come un Fleuve, dont l'Onde pure se rend majestueusement dans la Mer. Voilà l'idée que je me suis faite de la Traduction de *Tite-Live* par exemple. *Tacite* est plus vif & plus ferré; il demande aussi plus de force & d'énergie. Chaque Auteur, aussi bien que chaque Home, a des traits qui le distinguent; le Peintre doit varier ses couleurs & ses man-

nuances, selon le Teint & le Visage. Pour saisir la ressemblance, il faut en quelque sorte, faire passer l'Original dans la Copie, de manière qu'on ne puisse pas s'y tromper, & que l'on s'écrie, *c'est lui, je crois le voir & l'entendre.*

Il me semble en un mot, qu'un bon Traducteur doit se conformer à son Original, mais le traduire come l'Original lui même auroit écrit, s'il eut composé en *François*. Il faut que le Lecteur puisse oublier qu'il a devant les yeux une Copie; il faut qu'elle puisse remplacer les Originaux, en faveur de ceux qui ne sont pas en état de les lire, & que ceux qui sont capables de les conoître trouvent, de l'utilité & de l'agrément à la consulter. Il faut produire dans l'Esprit les mêmes idées, & dans le Cœur les mêmes sentimens qu'on auroit, si l'on étoit en état de lire l'Original.

Il n'est pas nécessaire d'avertir, que pour bien traduire, il faut posséder la Langue de l'Auteur qu'on veut rendre. Quand l'Abé de *Maroles* trouvoit dans l'Original des difficultés qui l'arrêtoient, il passoit hardiment par dessus, & écrivoit à la Marge de son Livre, *Endroit que je n'ai pu traduire.* Come cela lui arrivoit fréquemment, on trouve bien des lacunes dans ses Traduc-

tions. Il auroit peut être été à désirer qu'il y en eût eû d'avantage : On défigure ordinairement ce que l'on n'entend pas bien : Il est plus sage de ne pas faire le Portrait d'une personne que de l'enlaidir.

Une autre qualité nécessaire à un Traducteur, c'est d'avoir bien étudié la Langue dont il fait usage dans sa Traduction. Il vaudroit mieux laisser l'Original dans son naturel, que de le travestir d'une manière burlesque, barbare, ou inintelligible. La Version de quelques Psaumes, par *Marot & Beze*, si vantée autrefois, étoit devenue obscure, & insipide. Le *Monde enchanté* par *Becker* a été traduit d'une manière si dure & si barbare, que ce Livre tombe des mains, quelque curiosité que son Titre excite : Le mauvais stile du Traducteur est bien le meilleur préservatif contre les Erreurs que quelques Théologiens ont trouvé dans cet Ouvrage. On se contente du médiocre, lors qu'on ne trouve pas l'excélent, mais le mauvais est insupportable.

Je voudrois encore qu'un Traducteur eût bien étudié la matière du Livre qu'il a dessein de traduire ; cela lui en facilitera l'intelligence & lui fournira les termes & les tours les plus propres à rendre fidèlement l'Original.

L'A-

L'Abé *Gédouin* n'a si bien traduit *Quintilien*, que parce qu'il avoit étudié avec soin la Rhétorique qui fait le sujet de son Ouvrage. L'Abé *Terrasson* a aussi très bien traduit *Diodore de Sicile*, parce qu'il possédoit bien la Géographie & la Chronologie ancienne. A la vérité, il n'a pas cherché à embélir son Original. On dit, que par une ruse singulière, il a voulu le faire servir de Trophée aux Modernes, dont il soutenoit le parti, en faisant voir dans quelles erreurs un Auteur ancien étoit tombé.

Le fameux de *Tourreil* en a agi de meilleure foi, en traduisant les Harangues de *Démosthènes*; mais quelqu'un dit assés plaisamment à ce sujet; *Vous verrés que Mr. de Tourreil fera tant qu'il donnera de l'Esprit à Démosthènes*. C'est que Mr. de *Tourreil* en avoit beaucoup, & se plaisoit à en montrer; ce qui n'étoit point le Génie de *Démosthènes*, qui sembloit cacher le sien, pour ne laisser paroître que son amour ardent pour la Liberté & pour sa Patrie. Il faut conserver soigneusement à un Ancien son caractère, & éviter de faire *Brutus* galant, & *Caton* poli & délicat. Le malheur est qu'un Traducteur habille à sa manière l'Auteur qu'il traduit; non content de lui prêter son stile, il lui done encore son tour  
d'es-

d'esprit ou celui de son Siècle & de sa Nation. On a reproché à *Racine*, peut être avec raison, d'avoir fait de ses Héros autant de *François*, qui paroissent nés à la Cour de *LOUIS XIV.* De bons Traducteurs, en conservant à chaque Ecrivain son Caractère, nous montre le gout de tous les Peuples & de tous les Siècles.

Ceci m'enhardit à donner aux Traducteurs un Avis qui me paroît important; c'est de ne traduire que des Auteurs dont le Stile & le Caractère ont quelque rapport avec le leur. Il en coûte trop d'efforts pour jouer un rôle étranger & imiter un personnage avec lequel le nôtre n'a aucune conformité. *Bisbeuf* a très bien traduit *Lucain*, parce que, come lui, il aimoit l'enflure & l'hyperbole. Mr. de *Saci* a réuissi parfaitement bien à traduire les Lettres de *Plin* le jeune, parce qu'il lui ressembloit à plusieurs égards: Il avoit, ainsi que lui, beaucoup de probité, de délicatesse de sentiment, & ne haïssoit pas l'ornement des Pensées & la parure du Discours. Il a traduit en Vers *François*, ce qui étoit en Vers *Latins*: La Rime est un léger obstacle pour un Poète qui a du talent: Il fait la tourner en ornement.

Je passerai à présent à quelques Traducteurs, car je n'ai pas dessein de parler de

tous. Il est juste de comencer par Me. *Dacier*, qui a traduit fort heureusement un des plus anciens Auteurs que nous connoissons, qui est *Homère*. On prétend qu'elle l'a embéli en le paraphrasant en quelques endroits, en évitant les fréquentes répétitions dans lesquelles il tombe, en rendant le merveilleux de ses Fables moins absurde, ou plus vraisemblable, en diminuant la grossièreté de ses Héros, & en conservant scrupuleusement leur caractère. On prétend, en un mot, que Me. *Dacier* a fait une fort bone Copie d'un assés médiocre Original; car il faut convenir, qu'avec un très beau Génie & de grands Talens, *Homère* avoit tous les défauts de son Siècle: Il faisoit à son gré, des Homes des Dieux, & des Dieux des Homes.

On demande à ce sujet, s'il est permis à un Traducteur, d'orner & d'embélir son Original? S'il ne doit pas le rendre tel qu'il est, même avec tous ses défauts? Je pense qu'un Traducteur doit être un Pintre fidèle, & qu'il ne doit pas doner des graces & de la beauté à une personne laide & mal faite, mais il ne lui est pas défendu de dérober quelques imperfections, quelques légères taches, en conservant la ressemblance. On ne sauroit le blamer de montrer l'Original par les beaux côtés.

Mais , dira-t'on , en passant l'éponge sur les traits défectueux qui font partie de la Personne , ou d'un Auteur , sa ressemblance ne s'y trouve plus ; on la cherchera en vain ; cependant ces défauts ont été remarqués. Le fameux *Rouffseau* prétend dans une de ses Lettres , qu'il est plus difficile de démêler les défauts d'un Ecrivain , que d'en découvrir les beautés. Je doute fort que cette proposition soit vraie en général ; Les beautés d'un Ouvrage m'ont toujours plus frappé que ses imperfections ; je comence toujours par applaudir à ce qui me paroît bien , avant que de critiquer ce qui me paroît mal. Excepté quelques Censeurs de profession qui se plaisent plus à blâmer qu'à louer , il me semble que ce qui est beau se découvre toujours plus aisément que ce qui ne l'est pas , & je n'en veux pour preuve que tant d'Ouvrages qui ont été applaudis , malgré toutes leurs imperfections. N'a t'on pas dit , que rien n'étoit plus beau que le *Cid* ? Cependant combien de défauts l'Académie *Françoise* n'a t'elle pas trouvé dans cette fameuse Tragédie ? Il semble que cette petite digression m'ait un peu éloigné du sentiment que j'examinois , & qui y a donné occasion , savoir *s'il est permis à un Traducteur d'embêlir son Original* , mais elle m'a conduit

duit naturellement à ma conclusion : Si les défauts d'un Ouvrage sont plus difficiles à apercevoir que ses beautés, un Traducteur ne sera point taxé de manquer aux règles de son Art, quand il laissera les uns dans l'obscurité, pour mettre les autres dans un grand jour, à moins que les défauts d'un Ouvrage ne soient si sensibles & si évidens, qu'on ne puisse les dissimuler.

Je viens aux Traductions de *Virgile*, Rival & Imitateur d'*Homère*, & qui, en luttant contre lui, l'a peut être surpassé : On trouve du moins dans l'*Eneide* une économie plus sage, des mœurs plus pures, plus de délicatesse de sentimens, que dans l'*Iliade* & l'*Odissée* d'*Homère*. C'est dommage que *Virgile* n'ait pu mettre la dernière main à son Poëme, & qu'il ait été si mal traduit en *François*. Je ne daigne presque pas parler des anciens Traducteurs, come de l'Abé de *Marolles* & de *Martignac*, incapables de saisir & de rendre ces traits de Génie, ces images riantes, ces figures hardies & sublimes, qui caractérisent un grand Poëte ; mais je veux parler de *Ségrais*, qui a traduit l'*Eneide* en Vers, & de l'Abé des *Fontaines*, qui l'a traduit en Prose. On ne sauroit nier que *Ségrais* n'entendit la Poësie, & n'eut des talens : Il a fait des Eglogues qui

sont encore estimées ; mais il n'avoit ni assés de grandeur ni assés de force pour s'élever jusqu'au Poëme Epique. On dit , que lors qu'il fut descendu aux Champs Elizées , *Virgile* lui fit le beau Compliment que voici ; & ne soies pas surpris qu'il le fasse en Vers François ; on prétend que la Poésie est plus facile que la Prose & que l'on a écrit en Vers long-tems avant que d'écrire en Prose.

*Quand Ségrais , afranchi des terrestres liens ,  
Descendit plein de gloire aux Champs Eliziens.  
Virgile , en beau François , lui fit une Harangue ;  
Et come , à ce Discours , Ségrais parut surpris ,  
Si je sai , lui dit-il , le fin de votre Langue ,  
C'est vous qui me l'avez appris.*

J'avoüe. que, si j'avois été à la place de *Virgile*, je ne lui aurois pas fait un Compliment si flatteur. Ses Vers sont lâches, sans noblesse & sans énergie. S'il y en a quelques uns de beaux, ils sont noïés dans cent autres ou mauvais ou médiocres. Il me semble que l'Abé des Fontaines a mieux réüssi en Prose, quoi que sa Traduction ne soit pas parfaite. Les Critiques trouvent qu'il n'a pas rendu également bien par tout le sens de *Virgile*, & que son stile a plus d'élégance que de force. Il est cependant étonnant qu'un Poëme ait

ait gagné à être traduit en Prose: La marche de la Prose à quelque chose de plus lent, de moins harmonieux, de moins animé, que celle de la Poésie. Que l'on compare les Traductions en Vers de quelques Elégies d'*Ovide*, faites par Mrs. *Boubier* & le *François*, avec les meilleures qui ont été faites en Prose, & l'on sentira la différence. Mais il est rare qu'un Ecrivain, sur tout un Poète, capable de composer lui-même, veuille se réduire au métier de simple Traducteur: Aussi ne connoissons nous aucun grand Poète qui ait traduit en Vers toutes les Odes d'*Horace*; nous n'en avons que quelques unes, qui sont même plutôt des Imitations, que des Traductions. Cependant les Odes d'*Horace*; étant réfléchies & raisonées, perdent moins que certains Poèmes, en passant d'une Langue à une autre. Le Père *Tarteron*, qui les a traduites en Prose avec beaucoup de gout & de politesse, laisse cependant à désirer les ornemens de la Poésie. Je ne porterai aucun Jugement sur d'autres Traductions d'*Horace*, faites en Prose; je ne les conois pas assez pour en parler.

Je conseille fort à de jeunes Gens, qui n'ont pas fait d'assez bones Etudes, pour s'é-

riger en Auteurs , de se former le goût , en essayant de traduire des Morceaux de *Virgile* & d'*Horace* : Ils se nourriront ainsi du suc & de la moëlle des meilleurs Ecrivains , & en prendront le génie & la force. Mr. le Président *Bouhier* ouvrit sa Carrière littéraire en traduisant le VI. Livre de *Virgile*. Feu Mr. de *la Motte* voulut imiter *Homère* dans son *Iliade* , & quoi qu'elle ait été fort critiquée , il y a cependant des endroits très bien touchés.

Lors que je conseille à un jeune Home d'essayer ses talens & ses forces sur *Horace* , ou sur *Virgile* , je ne crois pas cette occupation indigne de lui. On dit que *Dryden* , fameux Poete Anglois , étoit septuagénaire , lors qu'il publia sa Traduction de *Virgile* en Vers , qui est très vantée. *Gresset* , je crois , dit quelque part , qu'on ne rime plus à trente Ans : N'en déplaise à ce célèbre Poete , je ne suis point de son sentiment. On peut exprimer à tout âge de grandes Vérités en Vers , come en Prose. Le Goût se perfectione , nos connoissances s'étendent & se multiplient , même après 30. Ans. Ce que l'on perd du côté de l'Imagination , qu'on a nommée une Aile de la Poësie , on le gagne du côté du Jugement. *Virgile* avoit plus de trente Ans , lors qu'il fit son *Eneide*.

Cor.

*Corneille & Racine* ont fait leurs meilleures Pièces, dans un âge allés avancé. Le célèbre *Abé du Bos*, Auteur des judicieuses *Réflexions sur la Peinture & sur la Poësie*, soutient qu'un bon Poète ne peut être formé qu'à 30. Ans. Il a aquis alors toute la vigueur du Génie, & toute la solidité du Jugement. *Mr. Gresset*, lui même, avoit plus de 30. Ans, lors qu'il fit sa Tragédie d'*Edouard*. *M. de Voltaire* a composé plusieurs Tragédies & d'autres Pièces en Vers, très goûtées, lors que ses Cheveux començoient à blanchir, & qu'il n'étoit plus à son *Aurore*.

Mon dessein n'est pas de parler aujourd'hui des Traducteurs des Ouvrages modernes, je me contenterai de dire un mot de quelques uns. Je comencrai par le Père *Le Courroyer*, qui a traduit l'Histoire du célèbre *de Thou*, & qui l'a traduite de manière, que si l'Historien eût choisi lui-même un Traducteur, il n'auroit pâ en choisir un meilleur. C'est que le Père *Le Courroyer* avoit, outre une grande intelligence de la Langue Françoise, une parfaite conoissance de l'Histoire moderne: Il n'auroit eü garde de confondre les mœurs & les usages des anciens *Gaulois*, avec ceux des François de ce tems ci; ni de donner aux *Alle-*

*mans* ou aux *Espagnols* l'air & les manières des *Anglois* ou des *Italiens* ; car chaque Peuple a, come on le dit, un Caractère distinctif, qui naît du Climat ou de l'Education.

Je fai bien qu'un Traducteur n'est qu'un Copiste, & non un Historien, cependant je crois qu'il est de son devoir en traduisant l'Ouvrage d'un Auteur, de faire sentir quel est non seulement son Génie, mais encore celui de sa Nation. Mr. *Dubois* a manqué à cette règle, en traduisant *St. Augustin*, du même ton & du même stile dont il avoit traduit les Offices de *Cicéron*. Il y a deux sortes de beautés à conserver dans une Traduction, celle de l'expression & de la pensée.

On manque aussi au devoir d'un bon Traducteur lors qu'on traduit durement un Auteur, qui a écrit avec élégance. C'est ainsi que feu Mr. *Barbeirac*, d'ailleurs très habile, a traduit les Sermons de l'Illustre *Tillotson*, d'un stile dur & sec, quoi que l'Original soit, dit-on, écrit avec beaucoup de pureté & de goût. S'il n'est pas permis de farder les Défauts de l'Auteur Original, il ne l'est pas non plus de diminuer ou d'éclipser ses beautés. Il en est peut-être d'un bon Traducteur, come d'un bon Acteur ; il répète bien le même sens ; il rend à peu près les mêmes termes, mais il leur prête  
une

une harmonie agréable : L'Auteur ne perd rien à être si bien représenté. On pourroit apliquer à un Traducteur les Vers que Rousseau fit pour mettre au bas du Portrait du fameux Comédien Baron, & que voici :

*Du vrai, du pathétique, il a fixé le ton ;  
De son Art enchanteur l'illusion divine  
Prétoit un nouveau Lustre aux Beautés de Racine,  
Un Voile aux Défauts de Pradon.*

Rousseau trouvoit que Pope valoit mieux dans l'excellente Traduction de l'Abé du *Resnel*, que dans l'Original même.

Tous les Ouvrages des Anciens & des Modernes ne sont pas également dignes d'être traduits. C'est abuser de son loisir & tromper le Lecteur que de l'ocuper & de s'ocuper soi même, à lire ou à méditer des Ecrits qui ne méritent pas notre attention. Le tems est trop précieux pour le prodiguer ainsi, sur tout aujourd'hui, que nous avons d'excellens Livres dans presque toutes les Langues. Mais je ne mettrai pas plusieurs Romans dans la classe des Ouvrages mauvais, come l'a fait Mr. l'Abé *Fart*, dans sa Traduction de quelques Poësies *Angloises*, qui me paroît bone. Il dit que nos plus médiocres Auteurs sont ceux qui ont composé nos Romans & nos Contes des Fées. Mettra

c'est dans le rang des Auteurs médiocres ceux qui ont composé *Gilblas*, *Mariane*, *Paméla*, *Don-Quichote*, le *Marquis de \*\*\**. Romans qui ont été lus & admirés. *La Princesse de Clèves* est un Chef d'œuvre dans son genre. *Le Télémaque* n'est autre chose qu'un Roman moral ; cependant que de graces ! que de noblesse ! Combien ne contient il pas de *Maximes sages* & de *Préceptes sublimes* ? *Le Paradis perdu* de *Milton*, si bien traduit en *François*, n'est qu'une espèce de Roman dévot, ou l'*Ecriture Ste.* même est extrêmement défigurée. *Le Roland furieux* du *Tasse* que *Mr. Mirabeau* a mis en *François* avec beaucoup de succès, m'a fort amusé ; cependant il est tout plein de *Fées* & d'*Enchanteurs*, & *Melles*. d'*Aunoi* & de la *Force* qui écrivoient bien & qui ont donné plusieurs *Contes des Fées* n'ont rien composé de moins vraisemblable. La plupart de nos *Poèmes* ne sont que des *Fables* mises en *Vers*. Il ne faut peut être pas moins d'esprit, pour prêter des couleurs à ce qui est faux, & lui donner de la vraisemblance, que pour mettre dans un beau jout ce qui est vrai.

*Mr. Tart* a bien tort de s'être occupé lui-même à traduire des Auteurs très médiocres. Je veux bien qu'un Traducteur ne s'extasie pas sur l'excellence de l'*Original* qu'il a choisi

choisi pour l'objet de son travail ; comie *Mr. Dacier* entre en enthousiasme sur un Passage d'*Homère*, dont elle fait presque l'Apothéose, mais il ne doit pas aussi faire mépriser ce qu'il a jugé, par son choix, digne déstime.

Je dis ceci principalement à l'ocasion de diverses Anecdotes, que raporte *Mr. l'Abé Tart* sur le Duc de *Buckingham*, le Comte de *Rocheſter*, *Pope* & *Addiſſon*. Il ſemble qu'en traduiſant leurs Ouvrages, il ait pris à tâche d'en décrier les Auteurs, & qu'il ait regret à ſa peine. Il nous apprend que le Duc de *Buckingham* eſt mort imbécile & mépriſé de toute l'*Angleterre* ; que le Comte de *Rocheſter* n'étoit qu'un Poltron, fameux par ſon libertinage & ſes débauches ; que *Mrs. Pope* & *Addiſſon* étoient Ennemis déclarés & ont fait des Satires l'un contre l'autre. Pourquoi préſenter l'Humanité par les mauvais côtés, & faire voir les Grands-Hommes par leur petiteſſe ? C'eſt aux Prédicateurs à déclamer contre les mauvaiſes mœurs & le libertinage ; mais je ne juge d'un Auteur que par ſes Ecrits. Je ſuis bien fâché de voir *Pope* aux priſes avec *Adiſſon*. Je voudrois pouvoir raier de l'Histoire de *Voltaire* & de celle de *Rouſſeau*, les quèrelles groſſières qu'il ont eû enſemble : Je voudrois pouvoir eſtimer leurs Cœurs autant que

leurs Esprits. Je n'aime pas les voir donner la Comédie à leurs dépens & s'exposer à la risée publique, mais je n'en admire pas moins la beauté & la grandeur de leur Génie : C'est un Soleil qui a des taches, mais ces taches ne sauroient lui oter son éclat ni l'éclipser.

Il est facheux que l'émulation qui devoit élever nôtre Ame, la dégrade en quelque sorte, puis qu'elle ne dégénère que trop souvent en envie & en jalousie. On comence par être Rivaux & l'on finit par être Ennemis. Il est rare que deux beaux Génies soient admirateurs l'un de l'autre ; cependant *Horace* rendoit justice aux Talens supérieurs de *Virgile*, & *Virgile* estimoit *Horace*. Dans le dernier Siècle, *Despréaux* & *Racine* ont été fort unis, & leur comerce a été utile à l'un & à l'autre.

La Critique, dira-t'on, n'est pas moins avantageuse qu'une confiance réciproque. L'Amitié ne voit guères que les beautés d'un Ouvrage ; la Critique, plus clairvoiante, en découvre les défauts. Le Comte de *Rochester* disoit qu'il se faisoit honneur de la Critique des gens de goût, *Horace* jugeoit autrement & disoit qu'il seroit fâché de faire des Ouvrages qui méritassent leur Censure. Je ne fais lequel de ces deux Ecrivains pen-  
soit

foit avec le plus de justesse. Il est facheux d'être critiqué par des personnes éclairées & habiles ; mais un Ouvrage qui est jugé digne de leur attention ne sauroit être tout à fait mauvais. On peut faire une très bonne Critique d'un bon Ouvrage ; celle que l'Académie *Françoise* fit du *Cid*, en est une preuve.

Mais une personne judicieuse se gardera bien de prescrire son propre goût pour règle de ce qu'un Auteur ou un Traducteur doit observer. Il ne condamnera point un Roman parce que ce n'est qu'une Fable ; mais il le blamera avec raison s'il est mal écrit ou contraire aux bonnes mœurs. Il ne censurera point une Chançon, qui roulera sur un badinage ingénieux & permis ; mais il critiquera tout Traducteur qui, come *Longepierre*, rendra d'une manière dure & pesante ce qui est écrit avec élégance & légèreté.

Nous avons besoin du secours des Traducteurs jusques à ce que nous aïons une Langue universelle, ce que nous ne pouvons guères espérer. Par leur travail, on enrichit sa propre Langue ; on donè de la souplesse & de l'étendue à son Esprit, & l'on multiplie ses conoissances.

GENEVE:

LE



**LE TABLEAU DU MONDE,**  
 Qui présente en racourci ce qui s'y passe  
 tous les jours.

**H**EUREUX dès le Berceau, j'ai reçu la  
 lumière,  
 Dans un Siècle où règnøient l' Abondance, & la  
 Paix,  
 ( Douce faveur des Cieux ! ) & déjà ma Carrière  
 A fourni cinq Lustres complets.  
 Depuis ce tems j'ai vû mille & mille injustices,  
 J'ai vû peu de Vertus, j'ai vû beaucoup de Vices,  
 J'ai vû beaucoup d'afreux & peu de beaux  
 Objets.

*J'ai vû la Pudeur exilée,  
 Le Mérite sans Protecteur,  
 La plus sainte Foi violée,  
 Et le bon Droit sans Défenseur.  
 J'ai vû la Chicane odieuse  
 Fournir des Armes aux Plaideurs,  
 Et l'Ingratitude orgueilleuse  
 Méconnoître ses Bienfaiteurs.  
 J'ai vû des Juges mercenaires.  
 Exiger d'injustes salaires.  
 J'ai vû des Prélats obstinés  
 L'un contre l'autre déchainés,*

D'hipocrites Abez courir aux Bénéfices,  
 D'itu empressement sans égal,  
 Et par de lâches artifices  
 Savoir prêcher le Bien & pratiquer le Mal.  
 J'ai vû des Officiers timides,  
 Faux Braves & vrais Fanfarons  
 Dans la paix parler en Alcides  
 Dans la Guerre agir en Poltrons.  
 J'ai vû des Courtisans, avec éfronterie,  
 D'un Encens idolâtre empoisonner les Rois,  
 Et des Grands, aveuglés, n'écouter que la Voix,  
 Ou de l'Ambition, ou de la Flaterie.  
 J'ai vû s'exécuter les plus sanglans projets;  
 J'ai vû contre leur Roi révolter des Sujets.  
 J'ai vû les Nations, avides de carnage,  
 Mettre à s'entretenir la grandeur de courage,  
 Et du Sang repandu, la rage dans les yeux,  
 Aller éfrontément rendre graces aux Dieux,  
 Come s'ils se plaisoient à leur sanglante rage!  
 O Tems! O Siècle! O Mœurs! J'ai vû des  
 Homes nez  
 De la Race la plus obscure,  
 Enrichis tout à coup, par une énorme usure,  
 Dans de superbes Chars pompeusement trainez.  
 J'ai vû, je me ferois un Crime de le taire,  
 J'ai vû des Partisans, en Princes travestis,  
 Pour avoir osé prendre un essor téméraire,  
 Rentrer dans le Néant dont ils étoient sortis.  
 J'ai vû des Roturiers, vils Enfans de la Terre,  
 Un

Unir leur Sang impur, au Sang des Demi-Dieux.  
 J'ai vu des Phaetons, insolens, orgueilleux,  
 Renversez de leur Char, par un coup de Tonnerre.

J'ai vu des Icares nouveaux,  
 Au sort le plus fatal en bute ;  
 J'ai vu leur audace & leur chute  
 Et leurs pompeux debris leur servir de Tom-  
 beaux.

J'ai vu, sur les humides Plaines,  
 L'Avarice braver, avec empressement,  
 Des Flots impétueux le fier soulèvement,  
 Et des Vents en courroux les bruyantes haleines.

J'ai vu de cruels Publicains  
 Acheter de vastes Domaines,  
 Et s'ériger en Souverains.

J'ai vu des Marchands, des Notaires,  
 Impitoyable Usuriers,  
 Infidèles Depositaires,  
 Et frauduleux Banqueroutiers.

J'ai vu des Docteurs sans Science,  
 Des Mavis sans Autorité,  
 Des Directeurs sans Conscience,  
 Et des Dévots sans Charité.

J'ai vu l'Innocense opprimée ;  
 J'ai vu le Monde renversé ;  
 J'ai vu la Vertu difamée,  
 Et le Crime récompensé.

J'ai vu renouveler les Amours de Socrate.  
 Dans des Prédicateurs j'ai vu des Ignorans,

Et

*Et dans des Enfants d'Hipocrate*

*Des vrais Boureaux & des Tirans.*

*J'ai vu les Juges las dormir à l'Audience ,  
L'Avocat Dorimont déclamer sans succès ,  
Le Procureur Frontin réduire à l'Indigence  
Des Plaideurs acharnés à poursuivre un Procès.  
Dans des Cercles nombreux, j'ai vu des Précieuses  
Affecter des grands mots & de grands sentimens,  
Remplir tous leurs Discours de phrases ennuieuses  
Et parler come des Romans.*

*J'ai vu par des Bourgeois , sans trouble & sans  
obstacle*

*Des plus grands Potentats les intérêts réglés ;  
J'ai vu , ( quel burlesque Spectacle ! )  
Des Nouvellistes rassemblés ,*

*Dans des Jardins publics , dont ils font leurs  
Ecoles ,*

*Débiter tous les jours des Maximes frivoles  
Avec autant de gravité ,  
Que les Zenons \* sous le Postique  
Anonçoient autrefois à la Troupe stoïque  
Les Dogmes de la Vérité.*

*J'ai vu la Jeunesse saisie ,  
D'une agréable frénésie,  
Aller en Masque au Carnaval ,  
Et tous les jours l'Hipocrisie  
Masquée à la Cour , bien ou mal.*

*J'ai*

\* Fameux Philosophe d'Athènes, Fondateur de la Secte des Stoïciens,

*J'ai vû sur le Théâtre une Actrice charmante  
Aimer un jeune Acteur avec fidélité ,  
Et d'une fiction faire une vérité.*

*J'ai vû mourir l'Amant, sans l'amour de  
l'Amante.*

*J'ai vû deux Partis disputer  
De la Vérité, sans l'entendre,  
Et le Public, sans rien comprendre,  
Pour l'un ou l'autre s'entêter.*

*J'ai vû l'excessive Prudence  
Ne servir qu'à nous décevoir,  
L'extrême avidité d'avoir  
Faire vivre dans l'indigence,  
Et la profondeur du savoir  
Diférer peu de l'Ignorance.*

*J'ai vû d'un peu de Vent les Hommes se nourrir,  
Et ne s'attacher qu'à paroître.*

*J'ai vû qu'en cherchant à conoitre,  
Nous n'apprenons qu'à discourir.*

*J'ai vû la Courtisane Flore  
Se marier à quarante ans,*

*Et donner pour sa Dot à l'Epoux qui l'adore  
Les dépouilles de cent Amans.*

*J'ai vû j'ai vû ramper aux piés de leurs Maitresses  
Des Héros dont la Gloire avoit comble les Vieux,*

*Et des Philosophes fameux  
Susceptibles de nos foiblesses.*

*J'ai vû, non sans étonnement,  
J'ai vû des stériles Poètes*

S'enorgueillir insolemment  
 Des Pièces qu'ils n'avoient pas faites.  
 Aux Ouvrages bons ou mauvais,  
 Rarement, parmi nous, j'ai vu rendre justice;  
 J'ai vu dépendre leur succès  
 Quelques fois du Bon-Gout, plus souvent du  
 Caprice.

J'ai vu courir en foule au Jeu des Arlequins,  
 J'ai vu favoriser leurs bouffons grimaces,  
 Aplaudir à des Baladins,  
 Et négliger Cinna, le Cid & les Horaces\*  
 J'ai vu des Oiseaux croassans  
 Vouloir des Rossignols imiter les accens,  
 Et de petits Auteurs sur de grandes Echasses. ...  
 Mais, que n'ai-je pas vu? De leurs premiers Adieux  
 Les Homes ont suivi les sentiers odieux;  
 Et dans les Fastes de leur Vie,  
 Je n'ai rien vu qui fut digne de mon envie.

\* Trois Chefs-d'œuvres du grand Corneille. .





## ÉPIÔTRE A MON HABIT.

**H**A, mon Habit, que je vous remercie!  
 Que je vous value hier, grace à votre valeur!  
 Je me conois; & plus je m'apprécie,  
 Plus j'entrevois qu'il faut que mon Tailleur  
 Par une fatale Magie,  
 Ait caché dans vos plis un Talisman vainqueur,  
 Capable de gagner & l'Esprit & le Cœur.  
 Dans son Cercle nombreux de bonne Compagnie  
 Quels honneurs je reçûs! Quels égards! Quel  
 accueil!  
 Auprès de la Maîtresse, & dans un grand  
 Fauteuil,  
 Je ne vis que des yeux toujours prêts à sourire;  
 J'eus le droit de parler, & parler pour rien dire.  
 Cette Femme; à grands falbalas  
 Me consulta sur l'air de son visage,  
 Un Robin sur un mot d'usage,  
 Un Abé sur des Opéras;  
 Ce que je décidai fut le Non plus ultra:  
 On applaudit à tout; j'avois tant de génie...  
 Ah mon Habit! que je vous remercie!  
 C'est vous qui me valez cela!  
 Ce Poupard, à simple ton sure,

Qui

Qui ne songe qu'à vivre, & ne vit que pour soi,  
 Oublia quelque tems son Rabat, sa Figure,  
 Pour ne s'occuper que de moi.  
 Cet ancien Ami de Colege  
 Me reconut enfin, & d'un premier coup d'œil,  
 Il m'accorda, par privilège,  
 Un tendre embrassement qu'approuvoit son or-  
 gueil,  
 Ce qu'une liaison des l'Enfance établie  
 Ma probité, des mœurs que rien ne dérègle,  
 N'eussent obtenu de ma vie,  
 Votre aspect seul me l'atira.  
 Ah, mon Habit! que je vous remercie!  
 Sans votre éclat je n'eusse eu rien de tout cela!  
 Bien plus ( & ma surprise en cela fut extrême ).  
 Je m'aperçus que sur moi-même  
 Le Charme operoit son éfet.  
 J'entrois jadis d'un air discret  
 Ensuite suspendu sur le bord d'une Chaise,  
 J'écoutois en silence, & ne disois jamais  
 Le moindre si, le moindre mais,  
 Avec moi tout le monde étoit fort à son aise,  
 Et je passois pour un Niais.  
 Un rien auroit pu me confondre,  
 Un regard, tout m'étoit fatal.  
 Je ne parlois que pour répondre,  
 Je parlois bas; je parlois mal.  
 Un sot Provincial, arrivé par le Coche.  
 Eut été moins que moi tourmenté dans sa peau;

Je me mouchois presque au bord de ma poche,  
 J'éternuois dans mon Chapeau.

Mais à présent les airs, la suffisance,  
 Et ces tons décidez, que l'on prend pour aisance,  
 Deviennent mon ton favori,  
 Et c'est par vous que je suis applaudi.

Quelle gloire pour votre Etofe,  
 Que je n'habite point le País limitrophe  
 Des Conquêtes de notre Roi.

Dans la Hollande il est une autre Loi.  
 En vain j'étalerois le Galon qu'on venotme,  
 En vain j'exalterois sa valeur son débit.

Ici, l'Habit fait valoir l'Homme  
 Là, l'Homme fait valoir l'Habit.





# EXAMEN

*De cette Question, Les Hommes sont-ils supérieurs aux Femmes ?*

*A l'Auteur des Réflexions sur l'Égalité des Hommes.*

Tout SÈxe a ses beautés, ses dons & ses défauts.

**V**ous n'avez pas mal prouvé, *Monsieur*, dans votre Dissertation précédente \*, que les Hommes sont égaux entr'eux; mais vous n'êtes pas encore au bout; il vous reste à examiner, *si les Hommes ont un droit légitime de s'arroger la supériorité sur les Femmes ?* Je vous invite à traiter cette Question en Philosophe, & non en Homme galant, qui cherche à gagner le Cœur du Beau-Sèxe, en lui faisant des politesses. Mais voyez quelle est l'injustice des Hommes ! A peine ont-ils obtenu ce qu'ils demandent, qu'ils voudroient renverser l'Idole qu'ils ont élevée : Celle à qui ils ofroient leur hommage & de l'encens, ne devient que trop souvent leur Victime : Le Sacrificateur se met en sa place

& s'érige à son tour en Divinité. Rien n'est plus vrai que ce que *Cornéille* met dans la bouche de *Pauline*, dans la belle *Tragédie de Polieucte* :

*Tant qu'ils ne sont qu'Amans, ils nous traitent  
en Reines,*

*Et sur tous leurs desirs nous sommes Souveraines :*  
*Mais après l'Himénée, ils sont Rois à leur tour.*

Mais cet Empire ne seroit-il point une Usurpation ? Vous savez que la force & la violence ne sont pas des Titres ; que tout Pouvoir légitime doit-être fondé sur l'Equité. Or je vous demande, si la Supériorité que les Hommes s'arrogent est établie sur la Justice ? Pour diminuer vôtre peine & abrèger le travail, je veux bien le partager avec vous. Je tâcherai de démontrer par le raisonnement, que les Femmes sont égales aux Hommes, si elles ne leur sont supérieures par plusieurs endroits. Ce sera à vous à prouver ensuite, que l'Histoire confirme ce que la Raison dicte & avoüe. Voilà un beau & riche Sujet. Je ne ferai qu'ouvrir la Carrière.

Les Hommes comptent pour beaucoup la force & le courage, come si ces qualités seules faisoient le Héros. Mais les Femmes ont en partage la Beauté, les Graces, le Don de plaire. Avec cela, elles verront les Guerriers  
les

les plus fameux, les plus grands Conquérans, les Vainqueurs des Nations, tomber à leurs pieds & s'honorer du titre de leurs Esclaves. Nous ne conoissions rien au dessus de *Thésée*, d'*Hercule*, d'*Alexandre*, de *Jules César*. Voiez les chercher leur bonheur dans les yeux de leur Maitresse, se féliciter d'un de ses regards, & regarder come la plus grande de toutes leurs Victoires, la Conquête de leur Cœur. Ecoutez ce que dit *Ephesion*, l'Ami & le Confident d'*Alexandre*, à la Maitresse de ce Conquérant.

*C'est pour vous mériter, qu'aussi prompt qu'un  
Tonnerre,*

*Il a mis à vos pieds, & la Mer & la Terre.*

Les Femmes ne sont point inférieures aux Hommes, en valeur & en courage; mais elles sont plus humaines & plus pacifiques, par conséquent plus raisonnables.

*Auguste* s'aplaudissoit d'être Empereur, afin de pouvoir couronner *Livia*. Ce fût-elle qui le porta à la Clémence, & qui par là affermit son Règne:

Les Belles - Femmes seroient tout autant de Reines, si les Hommes étoient tout autant de Rois.

*Oui ! si j'avois une Couronne*

*Je l'offrirais à vos Apas,*

*Mais par malheur je ne l'ai pas :  
Je n'ai qu'un Cœur, je vous le donne.*

La Beauté a sur les Cœurs un Empire naturel, qu'on leur dispute d'autant moins qu'il ne se fait sentir que par les plaisirs qu'il procure, & que l'Esclave le plus soumis se plait dans ses fers. L'Amour adoucit les plus féroces, & donne de la politesse aux plus barbares.

Mais l'on vante le Génie, les Talens, les Connoissances des Hommes. C'est ici où ils prétendent que la supériorité n'est pas douteuse. Ne pouvant contester l'égalité que la Nature a établie; au défaut d'une distinction réelle, leur Orgueil s'en fait une chimérique, qu'ils doivent à l'Etude & à l'Art. Parce qu'ils ont ouvert les yeux sur les Livres, qu'ils ont eu des Maîtres & des Précepteurs, qu'ils ont fréquenté les Ecoles & les Académies, ils se croient plus savans, plus habiles que les Femmes. Ne pouvant leur disputer les avantages & les dons qu'elles tiennent de la Nature, ils se glorifient d'une acquisition toute d'emprunt. En effet, que manque-t'il aux Femmes pour être doctes ou pour le devenir? D'avoir érigé parmi elles des Collèges & des Universitez, d'avoir reçu le Bonnet de Docteur; que plusieurs  
d'en-

d'entr'elles ont mérité, que quelques unes ont obtenu, & que les plus sages ont méprisé. L'une d'elles a reçu depuis peu, le titre de Professeur en Mathématiques dans l'Université de *Bologne*. Madame la Marquise du *Châtelet* s'est distinguée par son savoir dans la Géométrie & dans les plus hautes Sciences, Anciennement *Dama*, Fille de *Pythagore*, enseignoit avec beaucoup de clarté, la Doctrine obscure & mystérieuse de son Père. L'illustre *Cornélie*, Femme du Grand *Pompee*, possédoit très bien l'Algèbre; l'étendue de son Esprit égaloit la grandeur de son courage. Une autre *Cornélie*, car le nom est heureux, Mère des *Gracques*, quels Homes! fût elle même leur Maître & leur Précepteur. *Socrate* même, le Sage *Socrate*, faisoit gloire d'être le Disciple d'*Aspasie*, Femme de *Péricules*. *Pia Cornara*, malgré les obstacles qu'aportoit son Education au progrès des Sciences, obtint le Bonnet de Docteur, dans l'Université de *Padoue*; car la Nature n'a point dégénéré, & nous avons aujourd'hui des Femmes savantes, come autrefois, quoi qu'on tourne de bone heure leur Cœur du côté de la tendresse & de la bagatelle. L'Esprit n'a point de Sexe: La même pénétration, la même délicatesse, qu'on admire chez quelques Ecrivains qui

por-

portent le Chapeau, on les admire encore plus chez des Auteurs, qui ont une Coëffe & des Pendans d'Oreille. Qui peut se vanter de faire mieux des Vers que Mme. de la Suse, Melle. de Scuderi & Mme. des Houlières? Qui écrit mieux en prose, qui a plus de goût que Mme. de la Fayette, Mme. la Marquise de Lambert, & Mme. de Sevigné! Qui a plus d'Erudition qu'en avoit Mme. Dacier! Écoutez sur ce sujet Mr. de Fontenelle; son témoignage ne sauroit être suspect: *Les Persones du Sexe, quand elles sont nées avec de l'Esprit, ont une Langue particulière, des expressions, des tours, que les Savans seroient trop heureux de pouvoir étudier chez elles. Pour les recherches laborieuses, pour la solidité du raisonnement, pour la force, pour la profondeur, il faut peut-être des Hommes; mais pour cette élégance naïve, pour une simplicité fine & piquante, pour le sentiment délicat des convenances, pour une certaine fleur d'esprit, il faut des Hommes polis par le Commerce des Femmes.*

Quelques unes d'elles semblent avoir pris le mérite solide des Hommes, auquel elle joignent tous les agrémens des Femmes. C'est l'Esprit d'un Homme dans le Corps d'une Femme. Si cela s'appelle faire une sorte d'infidélité à son Sexe, plusieurs sont coupables; mais cette infidélité fait honneur.

Si quelques Femmes négligent de cultiver les Sciences, c'est qu'elles ne veulent point perdre à de vaines recherches un tems destiné à jour; c'est qu'elles favent que la Nature a des profondeurs qu'on ne sauroit fonder, & que nous n'en voions guères que les bords de l'Abîme qui nous cache ses secrets: Mais elles n'en sont pas moins capables de réfléchir & de gouverner. L'Angleterre n'a jamais été plus florissante, que sous le Règne d'*Elizabeth*. Nous voions aujourd'hui une autre *Elizabeth* gouverner la *Russie* avec gloire.

Qui a montré plus de valeur que *Zénobie*, qui, Maitresse d'un petit Etat, soutint à la tête de ses Troupes, après la mort de son Mari, une Guerre sanglante contre l'Empereur *Aurélien*, qui admira son courage? Qui a manifesté plus de grandeur d'Ame que *Sémiramis*, qui a fondé, en quelque sorte, le vaste Empire des *Assiriens*, ou du moins qui l'a étendu & fortifié par ses Victoires & par ses Conquêtes? Un jour qu'elle se coëtoit, on vint lui annoncer la révolte d'une partie de son Armée: Loin de se troubler & de montrer de la foiblesse, jamais on ne fit voir plus de force & de fermeté; elle vola les Cheveux épars dans son Camp, parla aux factieux avec cette Eloquence vive & majestueuse, qui caractérise les grandes Ame:

Sem-

Semblable à un Soleil qui dissipe les nuages, en les perçant par sa lumière, ces Flots tumultueux que formoit un Peuple agité, s'ouvrèrent & se turent devant elle; sa présence calma l'orage; elle n'eut qu'à parler, pour imposer silence aux plus séditieux.

Mais, *Monsieur*, je ne veux pas anticiper sur vous, 'ni parler de toutes les Héroïnes qui ont illustré leur Nom & leur Siècle: J'espère que vous nous les montrerez dans tout leur lustre & que vous nous ferés voir, qu'il y a parmi les Femmes des *Césars* & des *Alexandres*. Vous n'oublierez pas les *Amazones*, aussi célèbres par leur Chasteté que par leur Valeur: Peuple belliqueux, dont le *Pyrrhonisme* qui veut rendre tout incertain, n'ose nier l'existence, puis qu'il seroit défavoué d'un grand nombre de Voyageurs, qui ont fixé le lieu & le Pais\* qu'habitoit cette fameuse Nation, rivale, & souvent victorieuse des Hommes, & dont on trouve encore des traces & des monumens incontestables. On a donc vû une Nation qui a su se passer d'Hommes, mais on n'en a vû aucune qui se soit passé de Femmes.

Come c'est dans le Cœur où préside le vrai Courage, c'est aussi dans le Cœur où je

\* Ce Pais est près du Chili, entre le Pérou & le Méridien. Les Amazones habitoient anciennement sur les bords du Thermedon.

je veux le chercher. Qu'on ne me parle plus de ces Conquêtes, dont la plupart ne sont duës qu'à un amour désordonné de la Gloire, à un instinct aveugle, à une certaine chaleur qui enflame le Sang, sans éclairer l'Esprit. J'aime voir *Arrie* dire tendrement à *Petus*, son Epoux, condamné à mort par l'Empereur, en lui présentant le Poignard sanglant qu'elle venoit de plonger dans son propre sein, pour lui doner un exemple, qu'il avoit peine à suivre; *Tiens, Petus, il ne fait point de mal.* J'aime voir cette Femme forte de l'ancien Testament si célébrée, mais toujours au dessus des plus justes loüanges, encourager ses Fils au milieu des plus cruels suplices; leur imprimer cette fermeté intrépide, ou plutôt cet Amour pour Dieu, qui la produit & qui la soutient. J'aime la voir préférer leur mort à leur infidélité, & ne se souvenir qu'elle étoit leur Mère, que pour les faire souvenir que Dieu étoit leur Créateur.

Mais pour être dignes d'estime, il n'est pas toujours nécessaire que les Femmes soient exposées sur un grand Théâtre, & qu'elles jouent des roles nobles & éclatans. Voions les dans l'obscurité de la retraite, dans le sein de leur Famille, occupées à de petits détails, d'autant plus fatigans, qu'ils

renaissent tous les jours, mais d'autant plus nécessaires, que l'ordre & l'économie font le bonheur & la prospérité des Maisons. Dans ces détails si utiles, mais qu'on regarde mal à propos come vils, les Femmes ne sont soutenues que par la satisfaction de faire leur devoir : Elles savent mépriser une fausse Gloire, pour mériter la véritable. Elles trouvent, dans l'Éducation qu'elles donent à leurs Enfans, ces plaisirs purs & légitimes, que le Monde promet, mais qu'il ne donne presque jamais : Elles se plaisent à jeter dans ces Ames encore tendres, ces germes de Vertus, qui produiront des fruits dans leur Saison, & qui donneront à la Patrie des Citoyens sages & éclairés.

Et qu'on ne croie pas que les Femmes soient moins capables que les Hommes des Affaires que l'on nomme importantes & difficiles. Si elles savent se plier aux petites, elles ne sont pas moins propres à entrer dans les grandes, à former un projet & le conduire avec prudence. Elles ont plus de pénétration que les Hommes pour découvrir les obstacles qui s'oposent à leurs desseins; plus de promptitude pour saisir les moyens qui en facilitent le succès; plus de patience pour attendre du tems & des circonstances, les ressources qu'elles ne peuvent trouver & d'où dépendent l'Événement.

M. le Duc de la *Roche-foucault*, si célèbre par ses excellentes Maximes, se trouvoit embarassé dans de longs Procès, dans un Labyrinthe construit par la chicane, où il se peidoit faute d'en conoitre les détours. Me de la *Faiete*, son Amie, à qui l'on doit l'ingénieux Roman de la Princesse de Clèves, l'ayant vû plongé dans une noire mélancholie, lui en demanda la cause; il la lui aprit. Elle lui demanda à voir tous les Papiers du Procès; il les lui fit apporter; elle débrouilla avec facilité tout ce cahos: Elle fut l'*Ariane* qui le fit sortir du *Dédale*. Le Duc gagna sa Cause, & il dut sa Fortune aux soins & à l'intelligence de son Amie.

Me. la Marquise de *Lambert* trouva après la mort de son Mari, qu'il avoit ruiné sa Maison par ses dépenses excessives. Elle la rétablit par son œconomie, quoi qu'elle ne fut point avare, qu'elle ne négligeat rien pour l'Education de ses Enfans, & qu'elle reçût chez elle bone Compagnie, qu'elle atiroit par sa politesse, ses lumières & son Esprit. Il n'y a qu'à lire ses Ouvrages pour conoitre la délicatesse de son Goût, & l'étendue de ses Connoissances. Mais ce qui prouve encore mieux son mérite, c'est l'éloge qu'en ont fait Mrs. de *la Motte*, & de *Fontenelle*.

Que

Que n'aurois-je point à dire de Melle. de l'Enclos, si célébrée par St. Evremont, qui la nommoit la moderne *Leontium*, parce qu'elle avoit tout le Génie & toute la Beauté de l'ancienne. On dit que l'Amour souleva souvent son Bandeau, pour mieux l'admirer, & qu'il s'aplaudissoit de la voir si belle: Aussi lui fit elle autant d'Adorateurs qu'il y eut d'Hommes qui la virent. Dans un âge, même avancé, les Graces sembloient parler par sa bouche & voltiger sur son Visage, come pour en cacher les rides; elle ne cessa de plaire qu'en cessant de vivre. Le Cœur en la voiant s'ouvroit à la tendresse, come l'Oreille aux charmes de ses Discours. Les Femmes qui ont été bien élevées, ont en général une facilité à s'exprimer, une sorte d'élégance, une douceur & une harmonie dans la Voix; une tendre compassion pour les malheureux, & je ne sai quel langage de sentiment plus agréable que celui de l'Esprit, qui leur concilie tous les suffrages & leur gagne le Cœur des plus insensibles. Qui pourroit résister à des traits auxquels la Raison elle même ne peut s'empêcher d'applaudir.

Mais elle m'ordone de terminer ici & ma Lettre & leur Eloge; elle me dit qu'il est dangereux de parler long-tems des  
Fem-

Femmes aimables, lors qu'on n'est plus d'un  
 âge à leur plaire, & qu'on ne peut les con-  
 templer impunément, qu'après avoir porté  
 30. Ans des Lunettes. Défions nous de  
 nôtre foiblesse, & ne regardons point ce  
 qu'on ne peut voir sans émotion. Je suis  
 donc, mais ce n'est pas sans regret & sans  
 jeter quelques regards sur les objets dont la  
 Sagesse m'ordonne de m'éloigner. Je pleure  
 sur la Victime que j'immole.

Puis-je encore aspirer à faire une Conquête,  
 Quand les Fleurs du Printems se fanent sur  
 ma Tête?

Puis-je, Sexe charmant, adorer vos Apas,  
 Quand je vois le Tombeau qui s'ouvre sous  
 mes pas!

Mon Cœur, prêt à tomber dans cette Nuit  
 cruelle,

Peut-il bruler pour vous d'une flamme éternelle?

Toi, sublime Raison, dont mon Cœur est épris,

Fais que de mes devoirs je conoisse le prix.

Eloigne mes desirs de ces objets frivoles

Des fragiles Mortels perissables Idoles.

Le Monde nous séduit, mais aux yeux du Chré-  
 tien,

Le Ciel est tout pour lui, le Monde entier n'est  
 rien.

Regardant son éclat come l'éclat du Verre,

Il voit come un Neant tous les Biens de la Terre.

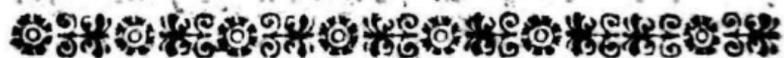
*Par l'attrait des Plaisirs il n'est point combattu,  
Jamais la Volupté n'ébranla sa Vertu.*

*Mais toujours chancelans, insensés que nous  
sommes !*

*Bien loin d'être des Saints à peine est on des  
Homes.*

*Joüets, infortunés d'une fausse lueur,  
Notre Main ne poursuit que l'ombre du bonheur,  
Pour satisfaire un Cœur que Dieu fit pour lui  
même,*

*Il faut, n'en doutons point, il faut le Bien su-  
prême.*



## AUX EDITEURS,

*Sur les Procès, qui désolent les Habitans des  
Bords du Lac Léman.*

**J**E suis, Messieurs, du nombre de vos Lec-  
teurs, & entr'autres Pièces, j'ai été char-  
mé de l'Anecdote du Marquis d'Argens, &  
de la Comédienne Cochois. Que le Mortel  
favorisé de l'Aparition, & de l'Amitié du  
Silphe est heureux ! Il est à même, par l'en-  
tremise de son Ami, de découvrir des choses  
trés avantageuses aux Homes, pour les faire  
revenir de leurs égaremens, & les empêcher  
d'y retomber.

Que ne suis-je assés fortuné, pour être  
aimé d'un Sage Silphe ! Je le priois de

vouloir bien s'intéresser pour les Habitans de ma Patrie, qui borde le Lac Léman : On les voit, plongés dans une Guerre perpétuelle, se déchirer les uns les autres avec furie : C'est la Guerre des Procès, dont les Généraux & les Officiers font les Demi-Avocats & les Procureurs afamés du Sang des Soldats. Le Mont *Etna*, pourroit par ses éfets, ce me semble, être la figure bien expressive du Caractère de ces Avortons du Droit. C'est un cas qui deshonne l'Habitant de mon Pais, autant & plus, que le Marquis d'*Argens* ne s'est deshonoré en s'alliant avec une Comédienne.

Par vôtre entremise, *Messieurs*, ne pourroit on point engager le Sage Ami du Silphe à le prier de lui découvrir toutes les ruses & les stratagèmes de cette Guerre, avec les moiens d'y mettre fin. S'il y a de la gloire à faire revenir un Particulier de ses écarts ; quelle ne seroit pas celle qui en reviendroit dans le Pas qui fait le sujet de ma Lettre.

Je suis &c.

Le 25. Avril 1751.

M\*\*\*\*\*



**EXTRAIT d'une Lettre sur la  
Traduction Françoisé des Oeuvres  
de M. le Docteur WERENFELS.**

**N**ous nous faisons un plaisir & un devoir de faire conoitre les Ouvrages propres à éclairer l'Esprit & à tourner les Cœurs du côté de la Pieté & de la Religion. C'est dans cette vüe que nous inserons ici la Lettre suivante, adressée à Mrs. Boive & Comp. qui ont fait imprimer depuis peu, à Neuchâtel, une excellente Traduction Françoisé d'une partie des Oeuvres du célèbre Docteur WERENFELS, si goûtées & si estimées des Savans de toutes les Nations & de toutes les Communions. Le Jugement que porte de cette Traduction, le respectable Auteur de la Lettre dont il s'agit, grand Connoisseur en ces Matières, déterminera sans doute plusieurs Persones à faire l'aquisition de cet excellent Livre. On le trouvera chez les principaux Libraires de Suisse, & spécialement à Neuchâtel, chez Mrs. Boive & Comp. & à Vevey, chez Mr. Chenebiez. Il est en 3. Vol. 8vo. belle impression, & on le donne pour L. 3. Valeur de Berne, ou L. 4. 10. s. Argent de France en feuilles pris à Neuchâtel. Voici l'Extrait de cette Lettre.

Vous

**V**ous me fîtes l'honneur, *Messieurs*, de  
 m'aprendre en Novembre 1750. que  
 vous aviez achevé d'imprimer la *Traduction*  
*Francoise d'une partie des Oeuvres de feu Mr.*  
*le Docteur WERENFELS.* Je vous priai  
 en réponse de m'en envoyer incessamment un  
 Exemple, tant j'étois impatient de juger  
 par moi même du succès de cet Ouvrage,  
 dont on a tant parlé. Maintenant que j'en  
 ai fait la lecture, je dois vous dire, *Messieurs*,  
 avec autant de plaisir que de reconnoissance  
 pour le Traducteur; que ma curiosité est  
 parfaitement satisfaite. Le Public, vous a  
 beaucoup d'obligation d'avoir fait imprimer  
 cette Traduction & il est tout naturel que  
 je vous témoigne aussi la satisfaction que  
 j'en ressens, pour une partie de ce même  
 Public, qui ne pouvoit faire usage de l'Original.  
 Et comé les Pièces renfermées dans  
 ce Recueil sont autant de Chefs d'œuvres,  
 il étoit à craindre qu'elles ne perdissent, en  
 passant d'une Langue à une autre: Elles  
 devoient être maniées avec beaucoup de  
 circonspection & de respect; elles deman-  
 doient donc un Traducteur tellement exact  
 & fidèle qu'il ne s'écartât en rien de son  
 Auteur. Or on peut dire que ces Oeuvres  
 sont heureusement tombée en de telles mains.  
 Cette Traduction a tous les Caractères de

Original. On y remarque la même délicatesse dans les pensées, la même solidité dans les raisonnemens, la même force dans les expressions, & la même tournure dans les phrases. Quelque littéraire qu'elle soit, elle ne laisse pas d'être coulante, naturelle & très conforme au Génie de la Langue Françoisse. En un mot Mr. *Verenfels* y parle & non un autre, en sorte que l'on doit savoir un gré tout particulier à ceux qui ont contribué à mettre au jour un Ouvrage aussi excellent en lui même, & qui ne tend qu'à l'avancement de la gloire de Dieu & à l'édification de l'Eglise &c.

Le 25. Mars 1751.



## DIALOGUE

Entre JULES-CESAR & OLIVIER  
CROMWEL.

O Fortuna: tota nimirum, bona se sua nobiscum,  
Anglicenas.

*Cromwel.* **I**l y a eu tant de conformité entre vous & moi, pendant notre vie, que cela doit nous engager à être circomscrits après notre mort. Je rends hommage à mon Maître; vous m'avez ouvert la route que j'ai suivie; je n'ai fait que marcher sur vos traces, en m'élevant à la première place, sur les ruines de la Liberté de ma Nation.

*Cesar.* Vous pourriez ajouter que vous vous y êtes élevé sur la tête de votre Roi. Je ne veux avoir aucune liaison avec un Parricide, qui ne parvint à la suprême Puissance, qu'après avoir renversé les Loix & le Trône, & dont la mémoire est en exécration à tous les *Anglois*.

*Cromwel.* Tous mes Compatriotes n'ont pas mon nom en horreur, come vous le dites. Je n'ai fait que répéter la Leçon que les *Anglois* ont donnée plusieurs fois à leur Souverain. HENRI VI. Richard II., EDOUARD II. paierent de leur sang le mauvais usage qu'ils avoient reçu de leur Autorité. La Reine Marie d'Ecosse, Grand

Mère de CHARLES I. duquel vous me reprochez la mort, perdit aussi la Vie sur un Echafaut. L'abus du Pouvoir dans un Prince & sa Tiranie, n'est pas moins un Crime que la Licence & la Révolte des Sujets; elle ne trouble pas moins la Société; elle n'y fait pas moins de ravages & ne mérite pas moins d'être punie, puis qu'elle a des conséquences infiniment plus dangereuses & plus funestes. La Sédition d'un Particulier n'affecte que le Souverain; au lieu que la Tiranie du Prince est une injustice & une cruauté pour tous ses Sujets.

*César.* Ce que vous dites ne vous justifie point. La Leçon dont vous venés de parler peut-être utile & nécessaire dans des cas extrêmes, mais rares. Le Ciel se déclare alors & prend la défense des Opprimés; mais il ne vous apartenoit pas d'être l'Instrument de son courroux & de sa vengeance. Qui vous a érigé en Juge & en Souverain de votre Roi, d'un Prince qui ne s'est perdu que par sa bonté, & dont le courage auroit triomphé de vos perfides intrigues, si la Fortune ne l'eût trahi & ne l'eût livré entre vos mains sanguinaires?

*Cromwel.* Vous me parlés bien hardiment; vos Questions m'étonnent & m'engagent à vous en faire à mon tour. L'Eau du Fleuve *Léthé* vous auroit-elle fait oublier la Servi-

tude honteuse à laquelle vous avés réduit votre Patrie, la mort de *Pompée* & celle de plus de cent mille *Romains* auxquels les Guerres Civiles où vous la plongeates coûtèrent la Vie? Il sied bien à l'Opressé de son Pais de me condamner, moi qui ai délivré le mien, *Sylla* vous connoissoit mieux que personne, & si vos Amis n'eussent intercédé pour vous & ne vous eussent sauvé adroitement votre mort auroit été le salut de *Rome* & de vos Concitoiens; mais elle ne fut que retardée & votre Ambition arma contre vous tous ceux qui aimoient la Patrie & la Liberté. Vous creusates vous même le Précipice où vous êtes tombé.

*César*: Tout à l'heure vous vous félicités de me ressembler; mais parce que je n'ai pas approuvé vos projets iniques, inventés par une Ambition éfrenée & conduits par le Fanatisme, vous changés tout à coup de Langage, & vous voulés me faire regarder come un Usurpateur & come un Tiran. Pour faire mon Apologie, je n'ai qu'à citer quelques traits de mon Histoire, & à représenter l'état où se trouvoit *Rome*, lors que je formai le dessein de régner sur elle; ou plutôt, lorsque j'entrepris de la rendre heureuse & d'établir son Empire sur toute la Terre.

Vous m'imputés la mort de *Pompée*, & vous savés qu'elle m'a couté des larmes. Elle

fut le crime de *Ptolomée* que je punis de sa perfidie. La Vengeance n'a pas été mon Vice; j'ai trouvé plus de grandeur à me vaincre moi même, qu'à dompter mes Ennemis. Plus content si j'eusse pû faire de *Pompeé* le premier de mes Amis, que de lui voir prendre la fuite à *Pharfale*. Heureux si j'eusse pû lui rendre la vie, eomo je la donai à tous les Sénateurs qui avoient pris son parti. Je les comblai de bienfaits: Je crus lier par mes bontés, ceux que la crainte ni ma puissance n'avoient pû faire trembler. Ces ingrats, pour prix d'avoir sauvé leurs jours, me donèrent la mort. *Brutus* même, *Brutus* qui étoit mon Fils, trémpa ses mains perfides dans mon sang, & crût immortaliser son Amour pour la Patrie, en tuant son Père. Après avoir dompté, les *Gaulois* & les *Bretons*, je ne pû vaincre ces Cœurs féroces. Ils me massacrèrent dans le tems que je me préparois à venger sur les *Parthes* la mort cruelle de *Crassus*, & que j'allois porter la gloire de *Rome* au bout de la Terre. Cette *Rome* qui avoit vaincu toutes les Nations, succomba sous ma Valeur. Cette *Rome* qui avoit été triomphante par mes Armes, mais pacifiée par ma Clémence, gémissoit sous le poids de sa grandeur. Cet Edifice immense alloit s'écrouler, si je ne l'eusse soutenu. *Rome*, déchirée tour à tour par le Sénat &

le Peuple, en proie à toutes les Factions, avoit besoin d'un Maître qui fut réunir des Esprits si divisés. Il lui faisoit un Souverain qui eut le pouvoir de réprimer l'afreuse Licence des uns & l'Orgueil éfrené des autres. Ou les Loix naturelles ne sont plus écoutées, où les Loix civiles sont foulées aux pieds, la Liberté ne sauroit subsister : Elle est anéantie, quand la Vertu & l'Ordre ne sont plus respectés. Il n'y a plus d'obligation, où il n'y a plus de Société. Alors tout Citoyen est apellé à veiller à sa propre sûreté & à celle de sa Patrie : Il ne change les Loix que pour les rendre plus efficaces & plus salutaires. On peut dire, qu'elles me mirent elles mêmes le Glaive à la main, & que mon Pouvoir fut moins fondé sur leurs débris que sur leur rétablissement. Je ne mis un frein à l'excessive Liberté des Romains, que pour mieux leur en assurer l'usage : Sous mon Autorité, l'Innocence fut à couvert, & le Crime, qui marchoit auparavant la tête levée, fut puni ou n'osa se montrer.

Tout Gouvernement est bon lors qu'il est équitable & salutaire à ceux qui sont gouvernés. Rome ne fut jamais plus heureuse qu'elle le fut sous le mien. Les Conjurés, en me dormant la mort, la replongèrent dans toutes les horeurs des Guerres civiles. Pour  
vous,

vous, vous alumates le Flambeau qui pensa consumer l'Angleterre. Il pouvoit y avoir quelques abus sous le Gouvernement de votre Roi; il ne vous étoit permis que d'essayer de les corriger; mais vous vouliez le détroner pour vous mettre en sa place. On dit, que dans une Bataille où il combattoit en personne, la Victoire se déclaroit pour lui, lors que votre Courage la fit pancher du côté de ses Ennemis. Il ne put réparer cette perte & elle décida de son sort; mais n'eutes vous pas honte de triompher de votre Souverain & de lui faire son Procès? La Tête des Rois est sacrée.

*Cromwel.* Il faloit un grand Courage pour comettre un si grand Crime; mais il faut convenir que je poussai les choses trop loin, & que j'abusai peut-être de mes avantages. Ici, nous ne jugeons pas des choses comme nous en jugions sur la Terre; nous n'avons aucun intérêt à déguiser la Vérité, quand elle nous est contre. Mais vous, ne fites vous point de fautes? Vous aprites aux ambitieux que les Romains pourroient souffrir un Maître, & qu'ils pouvoient le devenir. Vous ébranlates l'Etat que vos Successeurs ont renversé. Il est toujours dangereux de changer la Constitution ancienne, pour en établir une nouvelle, dont on ignore les inconvéniens & les dangers. On dit que les

anciens *Perfes* laissoient 6. jours après la mort de leur Roi, le Roïaumè dans l'Anarchie, pour mieux sentir le prix de l'Ordre & de la Paix; mais ils se gardoient bien d'abolir les Loix anciennes; ils les rétablissoient sans les alterer. Moi même, après la Révolution, je respectai les Loix fondamentales de l'Etat, à l'exception que je changeai le Titre de Roi, qui étoit devenu odieux aux Anglois come aux Romains. Je me contentai du Titre de Protecteur, à peu près come votre *Silla* & vous, prites le Titre de Dictateur. Vous avés vanté vos Victoires; je ne parlerai pas des miennes; mais il doit m'être permis de dire, que jamais l'*Angleterre* n'a été plus florissante que sous mon Gouvernement. Toutes les Nations recherchèrent à l'envi mon Alliance. Je réprimai l'orgueil des *Espagnols* & des *Hollandois*. Je forçai les *François* à abandonner les Enfans de *Charles*, Neveux de leur Roi, & à s'unir avec moi. Tout plia sous le joug. Je cassai le Parlement trop indocile, & j'eus le plaisir de voir les *Anglois*, aussi fiers que les *Romains*, respecter ma volonté, oublier leurs prérogatives, & se taire devant moi. Jamais Prince n'a gouverné d'une manière plus absolue & plus arbitraire. Un seul point a manqué à mon bonheur; mon Fils *Richard*, qui succéda à mon Autorité, n'eut ni assez d'Esprit ni

assés de Fermeté pour la soutenir. Il aime mieux vivre tranquille dans l'obscurité, que de fixer l'inconstance des *Anglois*, & de régner avec éclat sur une Nation riche & puissante.

*César.* Vous auriez peut-être été digne du Trône, si vous aviez été destiné à y monter; mais vous étiez né pour obéir & non pour commander. Sujet, votre premier devoir étoit d'obéir à votre Souverain. Vous ne pouviez manquer à votre Serment sans crime, & sans donner l'exemple le plus pernicieux. Aussi dit-on, que vous étiez déchiré par d'affreux remors; que vous ne vous croiés en sûreté nulle part, & qu'après avoir échapé au coup de Fusil qu'une Fille eût le courage de tirer contre vous, vous n'espériez pas de pouvoir échaper à la Justice Divine. Votre Fils prit donc le parti le plus sage, de descendre de la Place élevée où il ne pouvoit plus se soutenir, & d'assurer son repos aux dépens d'une Autorité chancelante, que tout votre Pouvoir n'auroit pû rendre légitime. Vous aviez, dit-on, un Génie supérieur aussi capable de renverser un Empire que de l'établir. Vous étiez propre à remuer le Monde, come un Vent impétueux à qui rien ne peut résister: Votre Fils plus modéré, moins ambitieux & moins habile, laissa à la Providence à rétablir les

choses dans leur ordre naturel; les grands Talens d'un Particulier sont souvent plus préjudiciables à la Société, qu'ils ne lui sont utiles: On veut être un Héros, mais l'on cesse d'être Citoyen, & l'on est à peine un Homme: Pour dominer & s'élever au dessus de ses Egaux, on les écrase & l'on ne marche que sur des ruines. Vous auriez vécu plus tranquille & plus heureux, si vous n'étiez jamais sorti de votre Condition; je n'aurois pas été massacré en plein Sénat, si je fusse resté dans la mienne; ou si, à l'exemple de *Sylla*, j'eusse abdiqué la Dictature, & que j'eusse rendu la Liberté à ma Patrie. Les Postes les plus élevés nous exposent aux plus violentes Tempêtes. Ce n'est que dans le sein de la Médiocrité qu'on peut trouver le repos & le bonheur. Nous avons trop écouté la Gloire & pas assez la Justice. Pour une Ambition aussi vaste que la nôtre, il nous auroit fallu un Monde nouveau.

Si j'avois à décider lequel a été le plus grand de tous les Héros, je ne nommerois ni *Alexandre*, ni vous, ni moi; nos Qualités n'ont été que brillantes, elles n'ont pas été utiles. Je me déclarerois pour un Héros aussi grand dans la Paix que dans la Guerre; qui fait se faire rendre justice en la faisant aux autres; dont l'Equité règle les

Arrêts, & bannit la Chicane, l'Intolérance & l'Erreur; qui fait fleurir dans son Royaume, la Vérité, les Sciences, le Commerce & les Beaux-Arts; qui ouvre dans ses Etats un Azile à tous les Savans, & fait son bonheur de répandre par tout la Félicité; qui fait borner ses Conquêtes; qui dans le sein même de la Victoire, au milieu de la Capitale de son Ennemi, lui accorde la Paix & lui rend tous ses Etats. Voilà le Prince qui efface tous les Héros de l'Antiquité, & qui doit servir de Modèle à tous les Princes à venir.



## PARTICULARITEZ De Littérature & des Beaux Arts.

P A R I S.

**I**L vient de paroître en cette Ville un Ouvrage, qui est fort recherché. L'Auteur est Mr. Du Clos, de l'Académie des Quarante, qui a succédé à Mr. de Voltaire dans son Emploi d'Historiographe de France. Cet Ecrivain est déjà connu par quelques Ouvrages Philosophiques & par son Histoire de LOUIS XI. Celui que nous annonçons, est en deux Volumes & intitulé: *Considérations sur les Mœurs de ce Siècle.* On y voit un Philosophe, qui respecte & qui veut faire renaitre en quelque

façon, la Vertu qui semble presque morte aujourd'hui; on y découvre un Citoyen, qui aime & fait aimer la Patrie; on y remarque un Bel Esprit, qui faisit & rend bien les ridicules. Ce Livre est intéressant, & mérite l'empressement avec lequel on le recherche. Les Considérations de l'Auteur roulent sur les Mœurs en général, sur l'Education, sur la Probité, sur la Vertu, sur l'Honneur, sur la Réputation & la Renommée, sur les Grands Seigneurs, sur le Crédit, sur les Gens à la mode, sur le Ridicule, sur la Singularité & l'Affectation, sur les Gens de fortune, sur les Gens de Lettres & la manie du Bel-Esprit, sur le raport de l'Esprit & du Caractère, sur l'Estime, sur le Respect, sur le Prix réel des choses &c.

**P**endant le Carême dernier le *Théâtre Italien* a représenté une Comédie intitulée, *Le Prix du Silence*. Cette Pièce, qui est de Mr. de Boissi, a été imprimée. Des Epigrammes contre les Homes, des Vers bien tournez, assez d'esprit déplacé, en trois Actes; voila tout. Une Femme, après avoir déclamé contre nôtre Sexe & fait l'éloge du sien, écrit à chacun de ses Soupiciens, qui sont en grand nombre, que s'il peut se taire jusqu'au soir, elle l'épouse. Soit indiscretion,

Don, foiblesse ou vanité, ils parlent tous, sans en excepter un Sage, dont elle étoit aimée véritablement. Ce dernier est mis à une nouvelle épreuve: Il se tait cette fois-ci, & la Belle lui accorde le Prix du Silence, en lui donant son Cœur & sa Main.

Cette Pièce a été soutenue par la *Parodie de Thétis & Pélée*, & par le *Ballet des Vendanges*. La Parodie a attiré tout Paris, parce qu'il y avoit six ou sept ans qu'un Poète piqué avoit obtenu un Arrêt de défenses contre cette sorte de plaisanterie. Un tel attentat à la liberté de la *République des Lettres* lui a attiré l'indignation de tous ceux qui aiment cette liberté. Le *Ballet* est un Tableau naïf des travaux & des plaisirs des Vendangeurs. Ils avoient le Cœur en pleine joie, quand ils sont surpris par des Hussars, qui viennent boire dans leur Tasse & froisser le Bavolet des Vendangeuses. Ici la Danse devient plus vive. Les *Manans*, qui avoient pris la fuite reviennent bien-tôt &c. Ce Ballet est de *Débesse*, qui a pour ce genre une fécondité étonnante. Il n'y a pas d'Année qu'il ne fasse, soit pour la Cour, soit pour la Ville, douze ou quinze Ballets de cette espèce; tous agréables, rians intrigués, bien entendus, nettement dessinés, & fort peu ressemblans les uns aux autres. Tout Paris a admiré entr'autres celui du Pédant: Les

Ecoliers & les Ecolières à la débandade quand le Maître sort, replongés dans le Livre aussitôt qu'il rentre, jouant à mille jeux pendant qu'il montre en Ville &c. tout cela est exécuté au mieux.

**T**out ce qui porte l'empreinte du *Génie*, soit dans les Sciences, soit dans les Arts, intéressant également les Persones de goût, nous croions leur faire plaisir, en leur faisant conoitre des Curiosités singulières dans ce genre. Le Cabinet de Mr. *Rabigreau*, qui les renferme, est certainement digne de l'attention des Savans & de la curiosité du Public. Il est composé de sept Machines, toutes aussi ingénieusement imaginées, qu'artiflement exécutées. Leurs éfets sont d'une précision admirable.

On voit, par exemple, un  *Mercure Automate* , répondre par des signes de tête aux différentes questions qu'on peut lui faire; & l'emplacement de la Figure semble ne comuniquer à rien. Ici un  *Vaisseau*  vogue de lui même, & prend, sur un Bassin d'eau, la route que le Spectateur lui prescrit. Là une même Fontaine laisse échaper, tantôt un jet d'Eau, tantôt un jet de Vin. Plus loin, en ouvrant une seule Porte, on voit, tour à tour, six Sales différentes d'une égale

grandeur, qui représentent des Objets variés, tels que les *Vendanges de Cérès*, les *Embanchemens de Méduse*, les *Jardins de Flore* &c.

Mais ce qu'il y a de plus admirable, ce sont deux Machines de *Catoptrique*, exécutées avec un art infini. On y voit des Balles de Cuivre, jettées au dessous, s'élever & vaincre leur pesanteur, sans que rien les soutienne en l'Air. Elles parcourent, dans leur mouvement, des Trophées, des Portiques, des Pyramides, depuis leur base jusqu'à leur sommet. Il n'est guères possible que l'on puisse voir rien de plus frappant & de plus amusant en ce genre, ni que la théorie de la *Catoptrique* puisse être plus agréablement appliquée.

La Machine de l'*Année merveilleuse*, qui est toute nouvelle, n'est pas moins singulière. On se regarde dans un Miroir, & l'on se voit disparoitre & changer tout à coup d'Homme en Femme, ou de Femme en Homme. Un petit Amour fort en même tems du fond de la Machine & présente des Vers à la Personne métamorphosée; & ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ce petit Amour porte, à chaque changement, des Vers différens, sans jamais se méprendre sur le Sexe & sur l'Age. Mr. Rabigreau a eu l'honneur de faire voir ses Ouvrages au Roi. Dans l'*Année merveilleuse*, le Monarque est métamorphosé en

une Déesse couronnée d'Olives ; & à cette occasion l'Amour présente les Vers suivans à S. M.

LOUIS, qui fit trembler la Terre,  
 La rassure par ses bienfaits :  
 Ce Héros, armé du Tonnerre,  
 Se change à mes yeux satisfaits :  
 Ce n'est plus le Dieu de la Guerre,  
 C'est la Déesse de la Paix.



## LE LIMONADIER DUPE, Avanture galante.

UN Sergent du Régiment des Gardes, des plus grands, des micux taillés & des plus beaux qui ait peut-être jamais été dans ce Corps, étoit fort aimé de son Capitaine, qui l'éleva au grade de Sergent d'Affaires de sa Compagnie de Grenadiers. Outre les Avantages ci-dessus, il avoit encore celui de posséder fort bien l'Exercice, où il avoit servi & d'où il étoit Déserteur. Sa bone mine, ses manières aisées, sa physionomie heureuse & son air martial lui gagnèrent l'amitié & la confiance de ses Officiers ; mais ces qualités lui firent encore beaucoup plus d'Amis parmi les Femmes, que dans le Militaire. Plusieurs Bourgeoises

se disputèrent la conquête, & peut-être que s'il eut eu plus d'esprit & de conduite, il se feroit trouvé des Dames, d'un certain rang, qui auroient pris la place des Bourgeoises. Tel est le malheur ordinaire à la Jeunesse inconsidérée: Son imprudence & son étourderie lui font presque toujours manquer sa fortune. Le Sergent, loin de profiter de ses Avantages naturels, qui l'auroient certainement mené beaucoup plus loin, donna dans le libertinage, & se livra sans discernement, à son penchant pour les Femmes auprès desquelles il faisoit tous les jours de nouvelles Conquêtes.

Dans le grand nombre de foles, qui couroient après lui, il s'en trouva une qui crût fixer son inconstance en lui faisant proposer le Mariage. C'étoit la Fille d'un bon Bourgeois, à qui ses Parens avoient laissé un Bien honête, dont elle étoit Maitresse de disposer, de même que de sa personne. Le parti fut accepté, & le Mariage conclu & célébré. Mais ils ne furent pas plutôt unis, que le Libertin comença à reprendre ses premières allures. La Dot qu'il avoit eu de sa Femme fut d'abord employée à se bien divertir & à se faufiler auprès d'une jeune Limonadière, fort jolie, qui, enchantée de sa figure, ne fût pas long-tems sans prendre pour lui un amour des plus violens. Come de son côté;

il ressentoit la même chose pour elle, le pauvre Limonadier fut bien-tôt enrôlé dans la grande Confrérie. Peut-être n'étoit-ce pas pour la première fois. En tout cas, elle répara bien le tems perdu : Le bon Homme eût un Panache des plus touffus, des plus hauts, des plus complets & des plus superbes : Heureux s'il en eût été quitte pour cela ! Mais il y a des Femmes à qui rien ne coûte plus, dès qu'elles ont fait une fois le premier pas.

Quoique les Maris soient, à *Paris*, les plus bénins & les plus comodes du monde, & que celui-ci ne fit seulement pas la moindre attention à ce qui se passoit, toutes fois la contrainte, plus ou moins grande, dans laquelle se trouve toujours une Femme mariée, & la crainte où elle est continuellement, que ses infidélités ne soient découvertes, troubloient les plaisirs de cette Coquette. Pour se tirer de cette gêne, le Couple galant prit la résolution de rompre ses chaînes, d'abandonner chacun sa Moitié, & d'aller vivre ensemble ailleurs, come Mari & Femme. Divers Pais fournissent des exemples d'un pareil libertinage, si opposé aux Loix Divines & Humaines. Il y a de ces Monstres, qui vivent tranquillement avec les Femmes des autres, qu'ils ont enlevée, & qu'ils font passer éfrontément pour les leurs ;

mais tôt ou tard ils reçoivent la juste punition de leurs Crimes. On aura peine à comprendre comment des Femmes de ce caractère, qu'il ne faut que regarder un peu fixement pour deviner ce qu'elles font, ont l'impudence de se faire passer pour des *Vertueuses*: Il est vrai que dans les Femmes libertines, l'éfronterie & le vice marchent toujours de compagnie.

La retraite en Pais étranger fut donc le parti que ce couple criminel résolut de prendre. Il falut du tems pour le mettre en exécution, & pour se précautionner contre l'indigence. La Limonadière, non contente d'atraper à son Mari tout ce qu'elle pouvoit lui prendre, emprunta de tous côtés & acheta encore à crédit mille choses qu'elle fit revendre à moitié perte, pour le convertir en Argent. Le Sergent de son côté, en faisoit autant. Outre l'Argent de sa Compagnie, dont il faisoit la distribution aux Soldats, il emprunta encore par tout où il put, & même du Mari de la Limonadière dont il avoit eû le secret de gagner l'amitié & la confiance:

*Pauvres Epoux, quelle est vôtre bêtise,  
De recevoir chez vous des Adonis!  
Pensés vous donc que c'est vous qu'on courtise?  
Quand quelqu'un d'eux se dit de vos Amis,  
Les croire tels, est abus & sottise.*

*C'est moins à vous (profités de l'Avie)  
Qu'à vos Mostiés que leur amitié vise.*

Faute d'avoir reçu cette leçon, le pauvre Limonadier avoit donné doublement dans le panneau. Outre son honneur, qui étoit au pillage, & à la discrétion du Sergent aux Gardes, il lui en couta encore son Argent pour constater à perpétuité son ignominie, si tant est que c'en soit une d'être C... Voici de quelle manière le Sergent s'y prit pour en tirer la Somme qu'il vouloit en avoir.

Un jour qu'il étoit dans le Café à se réjouir avec quelques uns de ses Amis, un inconnu vint d'une manière assez brutale lui demander 200. Francs qu'il disoit lui être dus. Le Sergent en convint, mais il se plaignit fort amèrement de son procédé; disant, qu'on ne venoit pas ainsi affronter les gens dans une Maison publique, que quoi qu'il ne marcha jamais sans avoir sa Bourse garnie, il ne s'y trouvoit cependant pas toujours deux cent Livres. Il ajouta, qu'il n'avoit qu'à passer le Lendemain chez lui, & que sa Somme lui seroit comptée. Le prétendu Créancier s'excuse sur le besoin pressant qu'il a de cet Argent; & le prie de venir le lui paier promptement, faute de quoi, il court risque de se voir exécuter le jour même. Le Sergent; qui étoit en train de se divertir, dit qu'il n'a pas le tems. Là dessus

le Limonadier, chez qui le Sergent n'avoit jamais paru que la Bourse à la main, lui offre la sienne pour aquiter cette Somme, s'il le juge à propos. Quoique cette proposition fut le but où le Sergent visoit, il la refusa cependant d'abord par grandeur d'Ame; mais le Créancier ayant redoublé ses instances, il l'accepta enfin. C'est ainsi que ce galant Escroctira des mains du pauvre Mari, l'Argent qui devoit servir à enlever sa Femme. Il en usa à peu près de même auprès des Parens de la sienne & de toutes les personnes de sa conoissance, qui ne se désoient nullement du projet qu'il méditoit.

Par ces divers stratagèmes, & en emportant l'Argent de sa Compagnie, il s'est fait une Somme de six ou sept mille Livres, avec laquelle il a enlevé sa belle Limonadière, qui de son côté s'étoit fait une Pelote de trois ou quatre mille Francs. Munis de ce petit Trésor, ils ont disparu ensemble, sans qu'on sache quelle route ils ont pris. Le Limonadier & la Femme du Sergent désespérés tous les deux d'avoir perdu l'une son Mari & l'autre sa Femme dont il étoit éperdument amoureux, font les plus grandes recherches pour en avoir des nouvelles; le Limonadier a même promis une récompense considérable à ceux qui lui en doneroient ou qui lui rameneroient sa Femme.



## LE JUGE VOLEUR, Histoire tragique.

**D**ANS un Village considerable, situé sur la grande Route, à peu de distance d'*Utrecht*, demouroit & demeure encore une Femme Veuve, qui y tenoit Auberge. Un Billet de la dernière Loterie de cette Ville là, l'ayant favorisé d'un Lot de 4000. Florins; cette Femme, qui n'avoit point d'Enfans & qui étoit déjà d'un certain âge, prit la résolution de quitter le Métier de Cabaretière, pour vivre tout doucement du Revenu de son Bien & de celui de cette Somme qu'elle résolut de placer le plus avantageusement qu'elle pourroit. En attendant qu'elle trouva l'ocasion d'exécuter cette dernière résolution, elle comença par éfectuer la première. L'Enseigne fut mise bas, l'Auberge fermée, & tous ceux qui lui demandèrent à y loger, come par le passé, furent éconduits. Elle fit le même compliment à un *Hussart*, qui pendant la dernière Guerre étoit souvent venu loger chez elle, & qui vint pour y prendre son logement ordinaire; elle le refusa, en disant qu'elle ne donoit plus à loger; mais il fit tant d'instances, qu'il lui persuada à la fin de le laisser coucher chez elle. Ce fut pour la bonne Veuve le plus grand bonheur qui pouvoit lui arriver.

En effet, come ils étoient couchez l'un & l'autre, on vint, précisément à minuit, frapper rudement à la porte, & quoi qu'elle fût dans son premier sommeil, la bonne Femme se réveilla. Elle se leva, & demanda ce que l'on vouloit d'elle à une heure aussi indue. On lui répondit, brusquement d'ouvrir; mais elle n'en voulut rien faire, & fit très sagement. Come on continuoit à frapper encore plus fort, craignant quelque surprise, ou quelque malheur, elle monta dans la Chambre où étoit couché le Hussart, pour l'avertir de ce qui venoit de lui arriver. Celui-ci, que le grand bruit, que l'on faisoit à la porte, avoit aussi réveillé, s'étoit déjà levé & avoit regardé par la Fenêtre qui pouvoit faire ce tapage. Il descendit aussi-tôt avec l'Hôteesse, qui étoit venue l'en prier. Alors s'étant caché dans la Ruelle du lit de la bonne Femme: Ouvrez la porte, maintenant, lui dit-il; & laissez les entrer. Elle obéit, & dès qu'elle eût ouvert, elle rentra promptement dans la Chambre. Elle y fut suivie par deux Coquins, qui, la croiant seule, s'imaginèrent tenir déjà la proie qui les avoit attirés. Nous savons, lui dit l'un d'eux, que tu as reçu & que tu as chez toi, une Somme de Quatre mille Florins, qu'il faut que tu nous dones tout-à-l'heure, où nous te faisons sauter la cervelle.

La bone Femme fût fi éftraïée par ces paroles, qu'elle n'eût pas la force d'y faire la moindre réponse. Elle ne fût pas nécessaire. Le Huffart la fit pour elle. Il sortit du lieu où il étoit caché & répondit par un grand coup de son fabre, qu'il avoit pris avec lui, & dont il fendit la tête à celui qui venoit de porter la parole. Son Coquin de Camarade eût la hardieffe de s'avancer aparemment dans le dessein de venger son Compagnon; mais le Huffart ne lui en donna pas le tems, & d'un fecond coup de son Sabre lui abatit la tête, qui alla tomber aux pieds la bone Veuve laquelle étoit plus morte que vive. Cette double expédition étant finie, il court auffi-tôt chez le *Schout*, ou Baillif, du Village, pour l'avertir de ce qui venoit d'arriver; mais il ne le trouva point; & on lui dit qu'il étoit sorti, l'après dîné, avec un de ses *Dienders*, ou Archers, pour aller faire une expédition dans un autre Village, à quelque distance de là. Sur cette réponse il alla trouver le Bourguemaître du lieu, auquel il raconta ce qui venoit de se passer. Celui-ci se transporte auffi-tôt chez la Veuve, où il trouva, noïez dans leur fang, les deux Coquins, que le Huffart venoit de tuer. Il eût d'abord de la peine à les reconoitre, parce que ces deux Fripons, pour se rendre méconoiffables, s'étoient déguifez & bar-

bouillez le visage, avec de la suie. Mais quel fut son étonnement, & en même tems sa consternation, & celle de tous les Assistans qu'il avoit amenez avec lui, lorsque, dans ces deux Scélerats, ils reconurent le *Schout* lui même, & une de ses *Dienders*, qui étoient venus pour voler, & peut-être égorger cette bonne Veuve! Ils auroient, sans doute, exécuté leur projet, si la Divine Providence n'eût amené, chez elle, ce Hussart, pour lui sauver la vie, & son petit Bien.

Cette Avanture que l'on nous marque être arrivée dans le milieu du Mois dernier, en *Hollande*, a fait beaucoup de bruit; des Evénemens semblables, & même de simples Vols y étant fort rares: C'est la judicieuse Remarque de la Personne qui nous a fait part de cette Nouvelle, que nous terminerons par ces Vers.

*Qu'un avide Procureur pille  
Et ruine mainte Famille,  
Par la Chicane & ses détours;  
C'est ce que l'on voit tous les jours.  
Mais qu'un Magistrat qu'on révère,  
Dont notre sûreté dépend,  
Fasse le Métier de Brigand;  
C'est ce qu'on ne voit guère.*



## E N I G M E.

*N*ous sommes plusieurs Sœurs adroites Ouvrières  
 Et d'Amathonte & de Paphos  
 De la Galanterie instrumens nécessaires  
 Mais foibles instrumens pour d'aussi grands tra-  
 vaux ;  
 Aussi nous sucombons, & l'on ne nous voit guères  
 Survivre au pénible métier  
 Auquel Roquets musqués, Donzelles minaudières  
 Abés poupins savent nous employer :  
 Il leur en cuit pourtant ; c'est assés l'ordinaire,  
 Mais que ne fait on pas pour plaire ?  
 Est-il Cérémonie ou jour un peu brillant,  
 Pompe, Cadeau, Fête éclatante,  
 Où Damon, le beau fils, où Lise la galante,  
 Se trouvent, sans avoir, un jour ou deux avant,  
 De nôtre adresse oficieuse  
 Essuié l'incomodité ?  
 Ils ont fait plus ; d'une Chambre ennuiëuse,  
 Ils ont pendant ce tems goûté,  
 La solitude scrupuleuse.  
 Nous sommes là, souvent sous les loix d'un Ruban.  
 Ecoute, cher Lecteur, aux Hameaux, au Village,  
 Nous sommes d'un très rare usage,  
 Et d'aucun, chez la Gent qui porte le Turban.

Le Mot de l'Enigme du Mois passé est  
 ALMANACH.



# T A B L E.

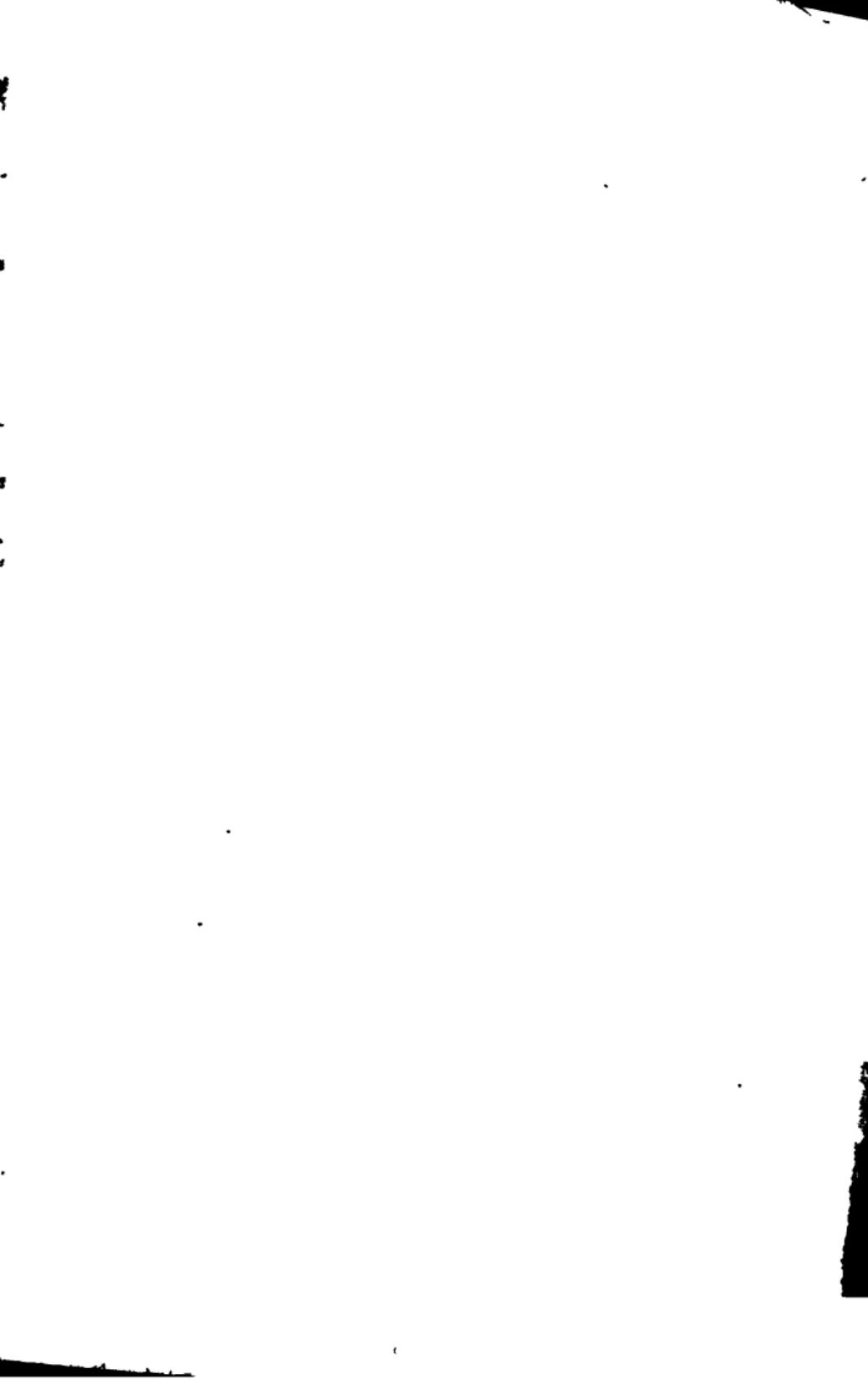
<b>R</b> emarques curieuses sur la Sépulture & sur les Cime- tières.	283
Observations sur la Traduction & sur quelques Tra- ducteurs.	305
Le Tableau du Monde.	324
Epître à mon Habit.	330
Examen de cette Question, Les Hommes sont-ils supé- rieurs aux Femmes?	333
Lettre sur les Procès qui assigent les Habitans des Bords du Lac Lemán.	346
Lettre sur la Traduction des Oeuvres de Werenfels.	348
Dialogue entre Jules-César & Cromwel.	352
Particularitez de Littérature & des Beaux Arts.	360
Considérations sur les Mœurs de ce Siècle, Ouvrage nouveau de M. Du Clos.	ibid.
Spectacles.	361
Curiosités & Machines ingénieuses.	363
Le Limonadier dupé, Avanture galante.	365
Le Juge voleur Histoire tragique.	371
Enigmes	376

## A V I S.

**M**R. Pierre Graff, Co-Recteur du Collège, de Bienné, prendra des Pensionnaires à un prix très modique, savoir à 12. Francs par Mois & 1. Louis neuf d'Etrène pour le Blanchissage, qui se fera 4. fois par Année. Il leur enseignera la Religion, les Langues, les Humanités, l'Histoire & la Géographie. Outre les Leçons particulières qu'il leur donnera sur ces Articles, ceux qui le jugeront à propos, pourront encore profiter des Leçons publiques qu'il donne au Collège.

**O**N avertit le Public, que les Poudres de Mr. Ailhaud, d'Aix en Provence, se trouvent uniquement à Berne chez Mrs. Malan & Flandin, & que toutes celles que l'on distribue en Suisse par le Canal, ne sont point les véritables. Ces Poudres contiennent à produire les plus heureux effets.





1

2

3

4